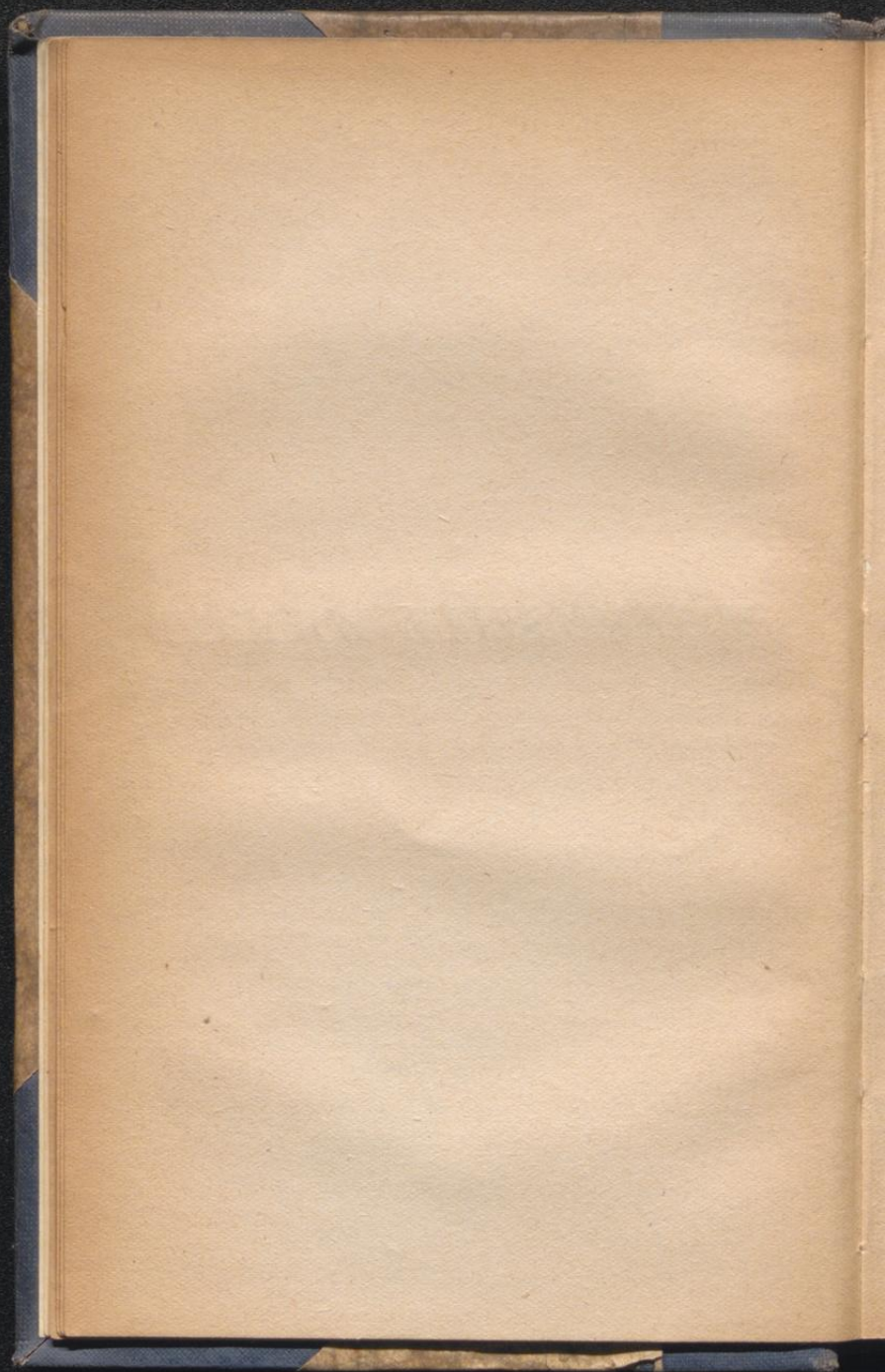


MADemoisELLE BOURRAT



PRÉFACE

J'ai écrit une longue nouvelle intitulée *Mademoiselle Bourrat* vers la fin du siècle dernier. Elle parut à la *Revue blanche*, puis en volume avec quelques autres sous le titre de *Petite Ville*. Le volume est daté de 1901¹. J'ai dû écrire la pièce vers 1903 ou au plus tard 1904, rue Pergolèse où j'habitais alors un petit rez-de-chaussée plein de soleil, au numéro 54. Je ne me souviens pas du tout des dispositions dans lesquelles j'étais lorsque je la composais. En tous cas, je la fis d'un seul jet et assez rapidement.

Je la montrai à Edmond Sée qui, avec quelques autres dont la comtesse Mathieu de Noailles, avait aimé la nouvelle. Il prit ma pièce sous son bras et la remit à Antoine, alors au théâtre qui portait son nom. Antoine la reçut aussitôt. J'étais émerveillé. Comme il était facile d'écrire une pièce ! comme il était simple de la faire jouer !

Quelques mois plus tard, Antoine était

1. Il a été réimprimé chez Bernard Grasset en 1922.

nommé directeur de l'Odéon. (Voilà qui fixerait enfin une date.) J'allai le voir et lui demandai de me rendre *Mademoiselle Bourrat* qui me paraissait ne pouvoir être jouée à l'Odéon.

— Je passe à l'Odéon avec mon drapeau, me répondit fièrement Antoine.

Il traversa donc les ponts avec son drapeau et *Mademoiselle Bourrat*. Mais il comprit plus tard que ma pièce ne pouvait être représentée dans ce théâtre un peu suranné et me la rendit avec trois beaux billets de mille francs, comme dédit.

J'étais ébloui. Une pièce, même non jouée, me rapportait trois mille francs tandis que le livre ne m'avait pas donné un sou.

Mais qui prendrait *Mademoiselle Bourrat*? Je la remis à Gémier, successeur d'Antoine. Gémier, tout préoccupé de faire du théâtre d'art, s'empressait de monter *Sherlock Holmes*. Et puis il n'y avait dans ma pièce de rôle ni pour lui, ni pour M^{me} Mégard. Il garda le manuscrit qui doit être encore dans les archives du Théâtre Antoine et n'y pensa plus.

Que faire? Multiplier les démarches, mettre en jeu des influences? Je n'ai pas de goût pour l'intrigue, peut-être parce que j'y suis maladroit; je ne puis attendre dans une antichambre, fût-elle de directeur (cette infirmité m'a coûté cher); je ne fais pas de

rôles sur mesure ; bref, je n'avais rien de ce qu'il faut pour poursuivre une carrière dramatique. J'oubliai *Mademoiselle Bourrat* et écrivis des livres.

Après la guerre, Edmond Sée (toujours lui !) me dit qu'il fallait faire représenter *Mademoiselle Bourrat*. Il écrivit à Jacques Copeau et à Lugné-Poe. Jacques Copeau demanda le manuscrit, le mit dans un tiroir avec ceux des lycéens qui brûlent d'être joués et comme il avait plus d'excellentes pièces reçues qu'il n'en pouvait monter (pourquoi les directeurs se plaignent-ils de n'avoir pas de pièces ?), il ne trouva pas pendant six mois le temps de le lire. Je le repris.

Lugné-Poe le lut et m'appela au téléphone. Il me dit que l'œuvre était intéressante et sans doute me ferait honneur, mais serait-ce un succès d'argent ? A cela, je ne pouvais répondre et le priai de me rendre le manuscrit.

C'est alors que l'an dernier Edmond Sée parla de ma pièce à M. et à Mme Pitoëf. J'avais vu Mme Pitoëf au Vieux-Colombier et à la Comédie des Champs-Élysées. — De toute la saison, c'était, faut-il l'avouer, mes seules soirées au théâtre. Mme Ludmila Pitoëf m'enchantait. Elle seule pouvait, en effet, incarner la pauvre et touchante M^{lle} Bourrat. Je compris qu'un dieu avait bien voulu gar-

der ma pièce pour le jour où M^{me} Pitoëf pourrait l'interpréter. Je lui remis le manuscrit. Elle l'emporta au bord de la mer à Cap Breton ; elle le lut, elle aima cette simple et triste histoire, et voilà comment, après une vingtaine d'années, *Mademoiselle Bourrat* apparut sur la scène de la Comédie des Champs-Élysées le 12 janvier 1923.

Je vois que mes confrères auteurs dramatiques ont l'habitude d'élever aux nues les interprètes qui ont incarné leur héroïne. J'ai lu ainsi des éloges prodigieux d'actrices qui n'ont jamais su m'émouvoir et qui à mes yeux n'ont aucun talent. Partout ce ne sont que dithyrambes, prosopopées et points d'exclamation. Alors je me sens très gêné pour parler de M^{me} Ludmila Pitoëf. Je sais bien — cela m'encourage — que personne ne prend au sérieux les éloges ampoulés qu'on lit dans les feuilles. Tout de même comment se tirer d'affaire? — Eh ! par le seul moyen qui soit à ma portée, par la simplicité.

Je dirai donc que cette Ludmila Pitoëf arrive à nous émouvoir par les moyens les plus humains, qu'elle ignore les gestes dits dramatiques et les éclats de voix par lesquels les acteurs pensent traduire une émotion qu'ils ne ressentent pas. Elle est émouvante parce qu'elle est émue. Voilà le grand secret.

Un cœur qui frémit à tous les sentiments, qui se livre sans réserve, une sensibilité si communicative qu'il est impossible de rester insensible lorsqu'on entend vibrer certains mots. J'ai vu à chaque fois Ludmila Pitoëf sortir de scène au second ou au troisième acte de *Mademoiselle Bourrat*, secouée encore de sanglots, et des larmes coulant sur ses joues. Et, lorsque le texte lui en donne l'occasion, quelle joie dans cette voix si merveilleusement nuancée ! elle s'emplit tout à coup de lumière et de gaieté...

Quand j'ai su que Ludmila Pitoëf jouerait *Mademoiselle Bourrat*, je respirai librement. Je me souvenais vaguement de ma pièce comme d'une histoire assez sombre, assez osée aussi, avec quelques scènes — la dernière du premier acte, et la scène avec la mère au second — assez dangereuses. Du moment que Ludmila Pitoëf les jouait, j'étais sûr que, grâce à son tact et à son talent, ces scènes passeraient sans soulever l'ombre d'une protestation. Et l'expérience le démontra.

À côté d'elle, je fus servi par une troupe excellente et homogène avec en tête M. Michel Simon dans le père Bourrat dont il fit une création remarquable. Je ne crois pas que l'on oublie la scène où ce père malheureux pleure avec sa fille malheureuse. M^{me} Sil-

vère voulut bien se charger du rôle de la terrible Mme Bourrat. Elle le joue avec une grande autorité et exerce sur le public comme sur sa fille une véritable maîtrise, dont elle use avec intelligence dans les moments scabreux de la pièce. Mlle Manson, dans Caroline est charmante, et rieuse, et niaise à souhait. Mme Irma Perrot commère le mieux du monde en Mme Bourrat de Vermand, M. Penay dessine avec justesse M. Nicolas Allemand, M. Jim Gérald le curé, M. Ponti Célestin, et Mmes Casalis et Schuller les vieilles domestiques de la maison.

M. George Pitoëf qui est le plus intelligent et le plus doué des metteurs en scène a imaginé un décor unique, ingénieux et séduisant grâce auquel nous voyons, du même coup, le corridor, le grand et le petit salon, et le jardin de Prévoux. La mise en scène est réglée dans le goût même de la pièce, avec simplicité et naturel.

De la pièce elle-même, je n'ai rien à dire. Elle est là sous vos yeux. Je n'aime pas les auteurs incompris. *Mademoiselle Bourrat* a été comprise, comme je l'ai sentie, par l'immense majorité du public et de la critique. Bien qu'elle ait été écrite au temps du Théâtre libre, je crois qu'elle n'a pas subi son influence. Au vrai, j'allais aussi peu au théâtre alors qu'à présent et je ne me souviens

pas qu'aucune pièce au Théâtre libre ait fait quelque impression sur moi. Il n'y a donc pas là une « tranche de vie », mots affreux qu'un homme de goût ne peut prononcer. Il y a un drame dans un milieu bourgeois que j'ai essayé de décrire avec vérité. Lorsqu'on met de la vérité et du naturel dans ce qu'on écrit, fait-on une « tranche de vie » ? Ce drame finit en comédie, comme il arrive parfois et souvent dans la réalité.

Le public qui avait pleuré au troisième acte a ri au quatrième et à quelques mots de comédie semés çà et là, lorsqu'ils étaient en situation. Je pense que je lui devais bien cela puisque je l'ai trouvé si attentif et bienveillant. Le malheur eût été de le faire rire quand je voulais le faire pleurer. Mais le public ne s'y est pas trompé. Il rit quand il en a l'occasion, mais il devient sérieux quand il le faut, et les mouchoirs sortent à point nommé.

Il me paraît — après un temps si long je la regarde comme un objet étranger — que ma pièce n'est pas mal faite, j'entends au point de vue du métier indispensable à tout homme qui veut faire paraître une œuvre de son esprit devant une foule assemblée ; il y a ce qu'il faut de préparations et j'ai présenté M^{lle} Bourrat comme possédée par le sentiment de la maternité, lequel est

si beau et si nécessaire qu'il purifie tout ce qu'il touche. Ici M^{me} Pitoëf m'a beaucoup aidé. Par son attitude, par sa voix, par son expression, elle fait comprendre tout de suite au spectateur pourquoi elle est attirée par les vingt ans sains du jardinier. Jouée par une autre, la scène avec Célestin présentait quelque danger. Songez-y un peu, sur un théâtre parisien, devant les spectateurs de *Ta bouche* et de *Phi-Phi*.

Quand j'y réfléchis, et à distance, je suis presque effrayé par l'habileté avec laquelle j'ai écrit il y a vingt ans cette *Mademoiselle Bourrat*, et il me semble que si j'avais voulu développer uniquement les dons de métier qui y apparaissent, j'aurais pu, comme quelques autres, faire fortune au théâtre. Mais j'avais d'autres préoccupations. J'avoue que j'ai souri quand j'ai vu un critique étranger parler de ma naïveté. Je pense que cet homme n'a lu quoi que ce soit de moi, et je suis bien loin de lui en vouloir. Mais ignore-t-il que l'extrême simplicité est le dernier mot de l'art? Je sais à quelle distance je suis du but, mais c'est tout de même ce but-là que je cherche à atteindre, et pas un autre.

MADemoiselle BOURRAT

PIÈCE EN QUATRE ACTES

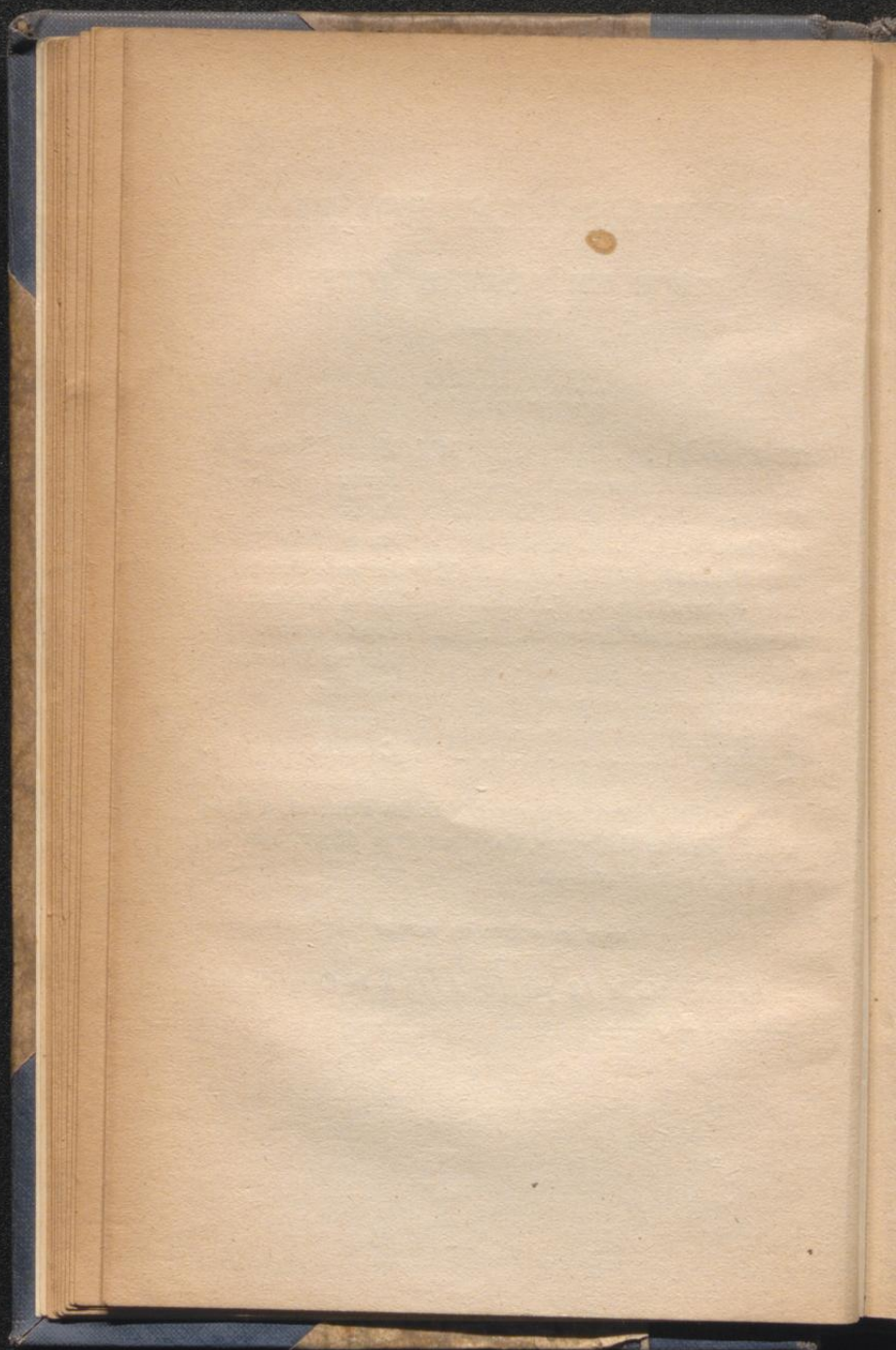
PERSONNAGES

<i>M. Bourrat</i>	MM. MICHEL SIMON.
<i>M. Nicolas Allemand</i> . . .	PENAY.
<i>Célestin</i>	PONTI.
<i>Le Curé</i>	JIM GÉRALD.
<i>M^{lle} Bourrat</i>	M ^{mes} LUDMILA PITOËF.
<i>M^{me} Bourrat</i>	NORA SYLVÈRE.
<i>M^{me} Bourrat de Vermand.</i> .	IRMA PERROT.
<i>Caroline</i>	HÉLÈNE MANSON.
<i>Victoire</i>	BÉRUBET.
<i>Julie, la cuisinière</i>	SCHULLER.
<i>Louise</i>	CASALIS.

Les quatre actes se passent chez les Bourrat, à Pré-voux, près de Valleyres, dans le même décor, à la fin du siècle dix-neuvième.

MISE EN SCÈNE DE PITOËF

Représentée le 12 janvier 1923 à la Comédie des Champs-Élysées.



ACTE PREMIER

La scène représente l'intérieur de la maison des Bourrat, à Prévoux, près de Valleyres. Elle est divisée en deux parties par une cloison qui sépare le petit du grand salon. Le petit salon se trouve à gauche et occupe le tiers de la scène. A gauche, dans le petit salon, une fenêtre donnant sur le jardin ; devant la fenêtre, une table, une chaise de chaque côté de la table, puis, dans un pan coupé, un piano. Dans la paroi qui sépare le petit du grand salon, au fond, une porte menant dans le grand salon ; une seconde porte dans la même paroi ouvre au premier plan sur un corridor qui passe devant le mur absent du salon. Entre la porte et l'avant-scène, le bureau de Mme Bourrat et le casier à musique. Le grand salon occupe les deux autres tiers de la scène à l'arrière-plan. Dans la paroi du fond, une grande porte-fenêtre ouvrant sur le jardin où l'on voit une corbeille de fleurs. Au centre du salon, une table avec des chaises, et, tournant le dos à la scène, un petit canapé à dossier bas.

Une porte, à l'extrême droite, mène du salon dans le corridor ; une seconde porte, qu'on ne voit pas, dans le vestibule.

Un triste mobilier Louis-Philippe. On est au mois d'avril, il fait beau temps, soleil.

Au lever du rideau, on voit arriver dans le jardin une jeune femme portant un bébé dans ses bras. Elle s'approche avec précaution de la porte-fenêtre ouverte, jette un coup d'œil dans l'intérieur du salon et, le voyant vide, se décide

à entrer. C'est une grande et forte personne de dix-neuf ans, un peu pâle, les yeux sans expression. Elle parle à son bébé.

« Eh bien, mon petit Robert adoré, tu as fait une belle promenade. Nous ne le dirons pas... Si on le savait, nous serions grondés, mais aussi ça ne te vaut rien d'être enfermé toute la journée. Tu es pâle, mon pauvre petit... Tu as été bien sage aujourd'hui. Tu n'as pas pleuré. Fais une risette à ta maman... Oh ! le chérubin, il s'est endormi. C'est le grand air. Ferme tes beaux yeux bleus, mon adoré. Fais dodo. (*Chantonant.*) « Dodo, l'enfant do, l'enfant dormira bientôt. » Nous allons rentrer chez nous, parce que si ta grand'mère te trouvait là, elle ne serait pas contente. Tu comprends, mon gros loup ! (*Elle l'embrasse sur le front.*) Mais à une heure et demie, il n'y a pas de danger qu'elle te voie. Elle est dans sa chambre jusqu'à deux heures. Chaque jour, c'est la même chose. Oh ! le petit gredin, il dort ! Il n'écoute pas sa maman chérie... (*Elle se promène de long en large en le berçant. Comme elle arrive près de la porte de droite, celle-ci s'ouvre et entre Mme Bourrat, sèche, maigre, pointue, autoritaire.*)

M^{lle} BOURRAT, clouée sur place par l'émotion. — Oh !

M^{me} BOURRAT. — Qu'est-ce que tu fais là ?

M^{lle} BOURRAT. — Vous voyez, maman.

M^{me} BOURRAT. — Je t'y prends encore, malgré mes ordres formels. Donne-moi ton bébé.

M^{lle} BOURRAT. — Mais, maman...

M^{me} BOURRAT. — Il n'y a pas de « mais, maman », donne-moi ton bébé. (*Sa fille fait un pas en arrière. M^{me} Bourrat la regardant.*) Qu'est-ce que cela veut dire? (*Sa fille s'arrête aussitôt, M^{me} Bourrat s'empare du bébé et le jette vivement sur le canapé.*) Voilà ce que j'en fais de ton bébé.

M^{lle} BOURRAT, presque en pleurant. — Oh ! maman...

M^{me} BOURRAT. — J'en ai assez de te voir jouer à la poupée. N'est-ce pas honteux, une grande fille de dix-neuf ans? Que t'a-t-on appris au couvent? Même pas à obéir. Je t'avais défendu de sortir ce bébé de ta chambre. Puisque tu ne m'écoutes pas, c'est bien simple, je confisque le bébé.

M^{lle} BOURRAT. — Maman, je vous en prie, je l'aime tant.

M^{me} BOURRAT. — C'est ça qui m'est égal. (*Elle prend le bébé et le porte au petit salon, dans le secrétoire qu'elle ouvre au moyen d'une clef de sa trousse.*)

M^{lle} BOURRAT, la suivant. — Maman !

Sans répondre, M^{me} Bourrat revient au salon, s'assied dos au public, à la table, prend son ouvrage, regarde l'heure au mur derrière elle.

M^{me} BOURRAT. — Deux heures et demie ! Appelle Julie, elle doit avoir fini avec la vaisselle. J'ai à lui parler.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, maman. (*Elle va à droite.*)

M^{me} BOURRAT. — Et tu reviendras ici. Tu n'as pas fini ton carré?

M^{lle} BOURRAT. — Pas tout à fait.

Célestin passe dans le jardin.

M^{me} BOURRAT. — Eh bien, ne flâne pas.
(M^{lle} Bourrat sort.)

M^{me} BOURRAT, *regardant par la fenêtre.* — Voilà Célestin qui se croise les bras. Je n'ai jamais vu un jardinier pareil. Il faudra que je lui parle sérieusement.

M^{lle} BOURRAT, *rentrant.* — Julie vient dans une minute. (Elle s'assied près de sa mère.)

M^{me} BOURRAT, *après un silence.* — Tu as été au jardin potager, ce matin?

M^{lle} BOURRAT. — Heu...

M^{me} BOURRAT. — Inutile de chercher, tu y as été. J'ai vu la marque de tes bottines sur le sable de l'allée. Il n'y a pas à s'y tromper. Célestin ne porte pas de bottines, n'est-ce pas? As-tu mangé des fruits?

M^{lle} BOURRAT. — Oh! non, maman, ils ne sont pas encore mûrs. Et puis, vous les avez comptés avec Célestin.

M^{me} BOURRAT. — En tout cas, tu n'as rien à faire au potager. Tu as le jardin et le petit bois pour te promener. Il faut que ça te suffise.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, maman.

M^{me} Bourrat travaille. M^{lle} Bourrat regarde par la fenêtre. On voit passer Célestin dans le jardin. M^{lle} Bourrat le suit des yeux, absorbée pendant toute la scène suivante. On frappe à la porte.

M^{me} BOURRAT. — Entrez.

Entre Julie, la cuisinière, vieille femme, un peu voûlée.

M^{me} BOURRAT. — Julie, on a servi à table, ce matin, des fraises que l'on aurait très bien pu envoyer au marché.

JULIE. — Faites excuse, madame. Celles qu'on a servies à table étaient trop avancées pour le marché. Personne n'en aurait voulu à Valleyres.

M^{me} BOURRAT. — Je sais ce que je dis. La prochaine fois, vous m'apporterez les fraises à trier. On ne peut se fier à personne. Vous pouvez aller, Julie.

JULIE. — Puisque je suis là, il faut que je demande à madame quelques allumettes.

M^{me} BOURRAT. — Des allumettes? Je vous en ai donné dix, lundi, pour la semaine, et nous sommes à vendredi. Qu'en avez-vous fait de vos allumettes? Vous les avez mangées?

JULIE. — J'ai trop peu de bois chaque jour. Le feu s'est éteint deux fois dans la journée d'hier.

M^{me} BOURRAT. — A votre âge, Julie, vous devriez savoir l'entretenir. Vous brûleriez une forêt, si on vous laissait faire. Enfin, je vais vous redonner trois allumettes : il faudra qu'elles durent jusqu'à lundi.

Elle se lève et va au secrétaire à gauche, dans le petit salon, l'ouvre, prend des allumettes et les remet à Julie.

JULIE. — Merci bien, madame ; je ferai du macaroni pour ce soir ?

M^{me} BOURRAT. — Oui, je vous l'ai dit ce matin. Mais ne mettez pas trop de beurre, Julie, c'est mauvais pour l'estomac, vous abusez du beurre.

JULIE. — Il faut pourtant ce qu'il faut, madame. (*Elle sort à droite par le corridor au premier plan, en grommelant.*)

M^{me} BOURRAT. — Julie devient vieille, elle ne fait plus attention. (*A sa fille.*) A quoi rêves-tu là ? (*M^{lle} Bourrat n'entend pas.*) Dis donc, je te parle.

M^{lle} BOURRAT, sursautant. — Pardon, maman.

M^{me} BOURRAT. — A quoi penses-tu ?

M^{lle} BOURRAT. — A rien, maman.

M^{me} BOURRAT. — Je ne sais vraiment ce que tu as, ma fille. Tu peux rester à rêver pendant des heures et, quand on te questionne, tu as l'air de tomber de la lune. Ah ! on t'a donné de bonnes habitudes au couvent. Je te demande un peu, si tu te mariaais, comment tu ferais pour tenir ton ménage. Il y en aurait du désordre et du coulage chez toi !... Allons, voilà tout de suite trois heures. Tu oublies que le 15 juin nous avons la vente organisée par le curé pour l'œuvre des missions de Guinée. Où en es-tu de tes chemises ?

M^{lle} BOURRAT. — J'en ai fait deux, maman.

M^{me} BOURRAT. — Tu n'as plus que trois semaines pour les dix autres. Il n'est que temps

de t'y mettre. Ta cousine Caroline ne sera pas là avant une demi-heure. Et fais-moi le plaisir de tourner le dos à la fenêtre. Quand tu es près de la fenêtre, tu regardes tout le temps dehors et l'ouvrage n'avance pas.

M^{lle} Bourrat tourne sa chaise à regret. Elle tire de son panier une horrible chemise de cotonnade voyante et commence à coudre. Un silence. On frappe à la porte.

M^{me} BOURRAT. — Entrez.

Entre Louisa, la femme de chambre.

LOUISA. — Est-ce que madame pourrait venir voir pour le linge? On est en train de le rentrer.

M^{me} BOURRAT, se levant. — J'y vais. (*A sa fille.*) Et toi, travaille. Que je ne te trouve pas en train de rêver quand je reviendrai.

M^{lle} BOURRAT, dès que sa mère est partie, laisse tomber son ouvrage, tourne sa chaise et regarde par la fenêtre. — Ah ! Célestin n'est plus là ! C'est ennuyeux. Je ne sais pas que faire. Si seulement je pouvais aller au jardin, à présent... Mais je n'aurai pas le temps avant que maman rentre. (*Elle se lève, passe dans le petit salon, va à la table, prend un livre rouge, à tranche dorée, et l'ouvre. Lisant.*) « Notre doux Sauveur a donné son sang pour nous. » A qui est-ce qu'il ressemble, Notre Seigneur, sur cette image? Qu'il est beau ! Que je l'aime ! Ah ! mais c'est à Célestin qu'il ressemble. C'est vrai. Oh ! que je suis contente. Il faudra que je montre cette image à

Caroline. (*Elle ferme le livre et va à la fenêtre.*) Non, il n'est plus là, il est sans doute au jardin potager. (*Elle rentre au salon.*) Je suis fatiguée. J'aimerais être dehors. Il fait si beau, les oiseaux s'amuse, et ils se battent. Comme ils sont drôles !

Entre par la gauche M. Bourrat. Il est gros, grisonnant, barbu, l'air niais et bon.

M. BOURRAT. — Eh bien, fille, que fais-tu là ?

M^{lle} BOURRAT. — Je regarde les petits oiseaux. J'aimerais tant les prendre dans ma main et les caresser. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont ce mois-ci. Ils se poursuivent et se battent, et se sautent dessus comme des méchants. Pourquoi font-ils ainsi, papa ?

M. BOURRAT, *géné.* — C'est comme ça, que veux-tu ? C'est comme ça, ils s'amuse. (*Un silence.*) Tu sais, la Roussotte a eu un veau ce matin. Tu pourras aller le voir à l'étable. On a eu du mal à l'avoir, le gredin.

M^{lle} BOURRAT. — Un petit veau, quel bonheur ! C'est le premier depuis que j'ai ren- trée à la maison. Voulez-vous me le donner, papa ?

M. BOURRAT, *riant.* — Te le donner ! Quelle drôle d'idée ! Non, non, dans un mois, quand il sera gros, on le vendra au boucher et on le mangera. Te donner un petit veau, mais qu'en ferais-tu ? (*Il rit.*)

M^{lle} BOURRAT. — Je l'aimerais, papa.

M^{me} BOURRAT, *rentrant, à sa fille.* — C'est comme ça que tu travailles ! Dès que j'ai le dos

tourné tu flânes. Il faudrait que je sois partout dans la maison en même temps. A présent, va enlever ton tablier pour être prête quand ta tante arrivera et ne prends pas dix minutes pour cela, je te prie.

Mlle Bourrat sort à gauche.

Mme BOURRAT, à son mari. — Qu'est-ce qui te faisait rire?

M. BOURRAT. — C'est que fille a des idées ! Pour certaines choses on dirait qu'elle n'a que cinq ans. Elle voulait que je lui dise pourquoi les oiseaux se pourchassent au printemps. Elle ne sait rien de rien.

Mme BOURRAT. — Je l'espère bien. Depuis qu'elle est sortie du couvent, elle ne m'a pas quittée un seul jour. Et il en sera ainsi jusqu'au jour où elle se mariera. Je ne donne pas dans les idées modernes, moi. La plupart des jeunes filles, à Valleyres, même de notre monde, ont aujourd'hui une liberté absurde. (*Un temps.*) Ce n'est pas ton avis?

M. BOURRAT. — Mais oui, ma bonne, tu as raison, comme toujours.

Mme BOURRAT. — Je comprends que les jeunes gens de nos jours hésitent à se marier. C'est pour cela qu'il y a tant de vieilles filles à Valleyres.

M. BOURRAT. — Heureusement que fille a le temps !

Mme BOURRAT. — On n'a jamais le temps. Je ne serai tranquille que quand j'aurai marié ma fille.

M. BOURRAT. — Enfin, ne te presse pas. J'aime bien avoir fille à la maison.

M^{me} BOURRAT. — Les hommes sont bien tous les mêmes. Ils ne pensent qu'à eux. Mais je suis là.

Rentre par la gauche M^{lle} Bourrat qui a enlevé son tablier et s'est recoiffée.

M. BOURRAT. — Je vais jusqu'à la ferme. Je veux demander au fermier un peu de fumier pour les corbeilles de fleurs.

M^{me} BOURRAT. — Il faut qu'il le donne. Je ne veux pas qu'on dépense un sou pour ces corbeilles de fleurs. C'est déjà assez qu'elle prennent le temps de Célestin.

Sort M. Bourrat à droite.

M^{me} BOURRAT. — As-tu fait ton piano ce matin pendant que j'étais à Valleyres? Tu n'oublies pas que M. Nicolas Allemand vient demain.

M^{lle} BOURRAT. — J'ai travaillé une heure ce matin.

M^{me} BOURRAT. — Bien, reprends ton ouvrage en attendant l'arrivée de ta tante. *(M^{lle} Bourrat s'assied et continue à travailler à la chemise de couleur. M^{me} Bourrat travaille en face d'elle. Un silence.)*

M^{me} BOURRAT. — A propos, j'ai encore trouvé ton petit chat à la cuisine, en train de boire du lait. J'ai défendu à Julie de lui en donner à l'avenir.

M^{lle} BOURRAT. — Le pauvre petit ! Il va mourir de faim.

M^{me} BOURRAT. — Il attrapera des souris et se tirera d'affaire. Si tu crois que c'est pour ton chat que ton père élève un troupeau de vaches...

M^{lle} BOURRAT, à mi-voix, les larmes aux yeux. — Pauvre petit minet ! (*Un silence.*)

M^{me} BOURRAT. — Ne rêve pas. Travaille. (*Un temps.*) Ah ! j'entends la voiture de ta tante.

M^{lle} BOURRAT. — Je n'entends rien.

M^{me} BOURRAT, se levant. — Tu n'as pas l'ouïe fine.

M^{lle} BOURRAT, se levant aussi. — Oui, ce sont elles, quel bonheur !

Elles sortent toutes deux à droite. Un instant après entrent Caroline et M^{lle} Bourrat.

CAROLINE. — Comment vas-tu, chérie ? Tu as l'air fatiguée. Tu as pâli. Qu'est-ce qu'il y a ?

M^{lle} BOURRAT. — Je dors mal ces temps-ci, je suis agitée, je ne sais pas pourquoi. Et puis, je n'ai pas d'appétit.

CAROLINE. — Je sais ce que tu as. Tu es trop seule ici, tu t'ennuies. Ma pauvre chérie ! Écoute, tu vas venir à Vermand passer dix jours avec nous. Mon frère Henri sera là. On s'amusera.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! maman ne permettra pas.

CAROLINE. — Maman lui demandera, et je lui monterai une scie. Il faudra qu'elle cède. Je suis si contente à l'idée de t'avoir chez moi. On ne se voit jamais.

M^{lle} BOURRAT. — Vermand est trop loin de Prévoux. Maman dit qu'elle ne peut pas perdre de temps sur les routes.

CAROLINE. — Et ton piano? Quand as-tu vu M. Nicolas Allemand?

M^{lle} BOURRAT. — Il vient demain.

CAROLINE. — Qu'il est laid, ma chère ! Mais il paraît qu'il est si intelligent. Il passe deux heures par jour aux archives de Valleyres à chercher des documents pour l'histoire de nos familles, de toutes les vieilles familles de Valleyres. Papa dit souvent que M. Allemand fait une œuvre historique d'une grande portée. C'est vraiment curieux pour un professeur de piano ! Mais qu'il est laid, le pauvre, et maladroit ! L'autre jour, chez M^{me} Lanterle, où il donnait une leçon à Julie, ne faut-il pas qu'il casse un vase sur la table du salon ! M^{me} Lanterle, qui est avare comme pas une, en est devenue verte. (Elle rit.)

Céleslin passe devant les fenêtres du salon.

M^{lle} Bourrat se tourne et le regarde. On le voit s'arrêter à une corbeille, devant la fenêtre de gauche.

M^{lle} BOURRAT, avec mystère. — C'est Céleslin.

CAROLINE. — Je vois.

M^{lle} BOURRAT. — Sais-tu ce que j'ai trouvé? Céleslin ressemble à une image de Notre Seigneur dans un livre que j'ai, *la France et le Sacré-Cœur*.

CAROLINE. — Tu es folle.

M^{lle} BOURRAT. — Non, c'est vrai, tu vas voir. (*Elle va au petit salon, prend le livre, l'ouvre et le montre à Caroline.*) Regarde, n'est-ce pas qu'il est beau?

CAROLINE. — Il est très beau, mais je ne vois pas du tout que Célestin lui ressemble.

M^{lle} BOURRAT, avec certitude. — C'est frappant. (*Elle retourne au petit salon, regarde au dehors.*) Il s'en va. (*Elle le suit des yeux et revient au salon.*)

CAROLINE. — Et la vente du curé, t'en occupes-tu?

M^{lle} BOURRAT, montrant son ouvrage. — Je fais ces chemises pour les nègres. Maman a dit que c'était par là qu'il fallait commencer. Ah ! sais-tu qu'en donnant un sou par jour, on peut racheter un petit nègre?

CAROLINE. — Oui, je sais.

M^{lle} BOURRAT. — J'aimerais tant racheter un petit nègre ! mais maman refuse de donner un sou par jour, elle trouve que c'est trop cher pour un nègre. Et puis, il paraît que le nègre reste là-bas, et moi j'aurais voulu l'avoir ici.

CAROLINE. — Je te vois avec ton petit nègre !

M^{lle} BOURRAT. — J'aimerais tellement avoir un bébé à moi. Ça me serait égal qu'il fût noir, pourvu qu'il soit mon petit enfant. Ah ! je le caresserais, je le dorloterais. J'en rêve souvent. Crois-tu que je pourrais avoir un bébé?

CAROLINE. — Mais tu es folle. Tu sais bien qu'il n'y a que les femmes mariées qui ont des enfants. Les jeunes filles n'en ont jamais, jamais...

M^{lle} BOURRAT. — Oui, je sais, d'habitude, c'est comme ça. Seulement, si le bon Dieu le voulait, il pourrait m'en donner un tout de même, puisqu'il est tout-puissant. Alors, je le prie, soir et matin, de m'envoyer un petit enfant à moi. Tu ne sais pas combien j'en serais heureuse. Peut-être qu'il m'écouterà, le bon Dieu.

CAROLINE. — Je ne crois pas.

M^{lle} BOURRAT, *se levant*. — Écoute, allons au jardin, avant que maman rentre. Je te montrerai des nids tout nouveaux.

CAROLINE. — Je veux bien.

Elles sortent par la porte-fenêtre. Un instant après, entrant par la gauche, les deux dames Bourrat.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *elle est grosse, essoufflée, sa respiration siffle entre ses dents lorsque elle s'arrête de parler. Elle va s'asseoir dans un fauteuil au centre*. — Eh bien, Clémence, qu'avez-vous dit du scandale de Valleyres?

M^{me} BOURRAT. — Un scandale?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Comment ne sauriez-vous pas le scandale? Quel bonheur !... C'est affreux. Imaginez-vous que Marie Le Petit, vous savez, la mercière de la rue Haute, celle qu'on appelle la plus jolie fille de Valleyres, celle à laquelle M. le curé s'intéressait tant, qu'il citait en exemple à tous...

M^{me} BOURRAT. — Eh bien?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Eh bien, elle est enceinte, oui, ma bonne, enceinte. C'est pour dans quatre mois, paraît-il. Mais ce

qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle n'a jamais voulu dire de qui, pas même à M. le curé. C'est affreux... Où allons-nous? Jeme le demande.

M^{me} BOURRAT. — Ce que vous me racontez là ne m'étonne pas du tout. Cela apprendra à la petite bourgeoisie à prendre exemple sur nous et à surveiller ses filles. Grâce à Dieu, des scandales pareils sont impossibles dans notre monde. Ma fille ne sort pas du jardin, qui est clos de murs, sans que je l'accompagne.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Quelle triste année! (*Passé Louisa avec le plateau de thé.*)

M^{me} BOURRAT. — Au petit salon, Louisa. — J'ai été beaucoup plus fâchée d'apprendre que mon cousin Louis Lanterle, qui est au Havre, a eu un second enfant de sa maîtresse.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — C'est affreux, en vérité.

M^{me} BOURRAT. — Dieu sait quels sacrifices d'argent ses parents seront obligés de faire quand il voudra se marier. Il paraît que sa coquine de maîtresse était honnête avant de l'avoir; ou du moins elle a eu l'habileté de le lui faire croire.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Que deviendront nos filles si les jeunes gens de notre monde se conduisent ainsi, — je me le demande.

M^{me} BOURRAT. — Il est certain qu'à Valleyres la situation est inquiétante. J'ai compté vingt-trois jeunes filles à marier entre vingt et vingt-cinq ans, et point de jeunes gens.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — C'est affreux... J'y songe toute la journée.

M^{me} BOURRAT. — Il y a ce M. Perret de la tannerie, qui cherche à se glisser dans notre cercle. Il gagne de l'argent, paraît-il, mais sa famille n'existe pas. Il est parti de rien. Voyez-vous ma fille avoir comme tante une mercière de la rue Haute?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ah ! ce serait affreux.

Louisa sort par le salon

M^{me} BOURRAT. — Vous appellerez ces demoiselles. (*Elle passe dans le petit salon avec sa belle-sœur.*)

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Il paraît que M. Nicolas Allemand a trouvé aux archives de la ville un acte au nom des Duret, daté de 1568.

M^{me} BOURRAT. — Alors M^{me} Duret triomphe ! Ce professeur de piano qui se mêle d'histoire m'ennuie. Du reste, M^{me} Duret ne recule devant rien. Vous avez vu dimanche qu'au sortir de la messe, elle a été lui tendre la main et est restée longtemps à causer avec lui. J'apprendrais qu'elle l'a reçu chez elle le soir que cela ne m'étonnerait pas.

Entrent les deux jeunes filles par la droite.

CAROLINE. — Nous avons été à l'étable. Il y a un petit veau qui est né ce matin.

M^{lle} BOURRAT. — Il est si joli, l'amour, je l'ai embrassé.

M^{me} BOURRAT. — Tu me feras le plaisir de ne pas retourner à l'étable. Ce n'est pas la place d'une jeune fille bien élevée.

CAROLINE, *bas à sa mère*. — As-tu demandé?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Pas encore.

CAROLINE. — Demande donc.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ma chère Clémence, Caroline aimerait avoir votre fille pendant une quinzaine de jours à Vermand. Ces deux cousines se voient si peu, c'est affreux.

CAROLINE. — Oh ! s'il vous plait, ma tante... Ce serait si délicieux.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Mon fils Henri rentre en juin. Ces enfants s'amuseront ensemble.

M^{me} BOURRAT. — Je le regrette, Marie, mais je ne puis vous donner ma fille. Je vous l'ai dit tout à l'heure, elle ne m'a pas quittée un seul jour depuis qu'elle est sortie du couvent.

CAROLINE. — Mais elle sera tout le temps avec moi.

M^{me} BOURRAT. — Ce n'est pas la même chose.

CAROLINE. — Pourtant...

M^{me} BOURRAT, *sèche*. — Inutile d'insister, Caroline. (*Elle se tourne vers sa belle-sœur et se lève.*) Si vous avez fini votre thé, Marie, venez là, nous serons mieux pour causer.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *se levant et suivant sa belle-sœur au salon*. — Volontiers, Clémence. Ah ! j'oubliais de vous dire que je ne garde pas ma femme de chambre.

M^{me} BOURRAT. — Est-ce possible?

En parlant, les deux dames vont s'asseoir au salon, au dernier plan, à droite près de la fenêtre. Les deux jeunes filles restent au petit salon devant la table de thé à droite, premier plan.

CAROLINE. — C'est dégoûtant que tu ne viennes pas à Vermand.

M^{lle} BOURRAT. — Je savais bien que maman ne me permettrait pas.

CAROLINE, avec une caresse. — Ma pauvre, que je te plains ! Comme tu dois t'ennuyer !

M^{lle} BOURRAT. — Mais non, je ne m'ennuie pas, sauf quand je suis avec maman, parce qu'alors il ne s'agit pas de lever le nez de son ouvrage, mais quand je suis seule, je ne m'ennuie pas. S'il fait beau, je vais au jardin...

CAROLINE. — Mais qu'est-ce que tu y fais ?

M^{lle} BOURRAT. — Rien.

CAROLINE, riant. — C'est tout ?

M^{lle} BOURRAT. — Je regarde les petits oiseaux. Ils sont si gentils et si drôles. Ou bien je vais jusqu'à l'étable, j'aime tant caresser les vaches. Il fait tiède dans l'étable et les vaches tournent la tête pour me regarder. (*Un temps, et baissant la voix.*) Et puis, au jardin, il y a Célestin.

CAROLINE. — Ah !

M^{lle} BOURRAT. — Je reste près de lui pour le voir travailler. Il est si beau et si fort ! Il lève de grosses mottes d'un seul coup de sa bêche et les retourne.

CAROLINE. — Alors, vous faites un bout de causette, tous les deux?

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! non.

CAROLINE, *riant*. — Vous ne dites rien?

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! Si. Célestin me dit comme ça : « Bonjour, mademoiselle, il fait beau temps pour se promener », et je lui réponds : « Oui, Célestin ». Et puis, il me dit : « Il y a les vers blancs qui me donnent bien du tintouin » — ou bien « Sale année ! on aurait besoin d'eau » — voilà, des choses comme ça.

CAROLINE. — C'est tout? Ce n'est pas bien gai.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! oui, mais je ne peux pas t'expliquer, tu comprends. Seulement, je ne m'ennuie pas, je t'assure. Il me semble que je voudrais rester toujours comme ça à ne rien faire : on est comme engourdi.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *se levant et appelant*. — Allons, Caroline, il est temps de rentrer. (A M^{me} Bourrat.) Au revoir, ma chère, à dimanche, à la messe.

M^{me} BOURRAT. — Au revoir, Marie.

CAROLINE. — Adieu, chérie, n'en oublie pas. Adieu, ma tante.

M^{lle} Bourrat *accompagne ces dames qui sortent à droite*.

M^{me} BOURRAT, *seule, allant au plateau de thé et comptant les morceaux de sucre dans le sucrier*. — Un, deux, trois, cinq, sept, neuf et dix.

Elle retourne à son ouvrage et travaille. Rentre M^{lle} Bourrat, qui se dirige vers la porte-fenêtre.

M^{me} BOURRAT. — Où vas-tu?

M^{lle} BOURRAT. — Au jardin, maman.

M^{me} BOURRAT. — Reste ici. Si on te laissait faire, tu serais toute la journée au jardin. Prends ton ouvrage et travaille encore une demi-heure.

M^{lle} Bourrat s'installe avec son ouvrage dans l'embrasure de la porte-fenêtre.

M^{me} BOURRAT. — Viens à côté de moi. Quand tu es près de la fenêtre, tu regardes tout le temps dehors. Ce n'est pas comme ça que l'ouvrage se fait.

M^{lle} BOURRAT, *se levant*. — Oh ! maman. *(Elle s'assied près de sa mère et travaille. Un long silence.)*

Entre Julie à droite.

JULIE. — Madame, c'est les femmes de la lessive qui ont fini.

M^{me} BOURRAT, *se levant*. — C'est bien, je vais les payer. *(Elle sort à droite avec Julie. A peine est-elle sortie, M^{lle} Bourrat se tourne et regarde dans le jardin.)*

M^{lle} BOURRAT, *après un temps*. — Ah ! voilà Célestin ! Que fait-il ? Il va travailler à la corbeille. Quel bonheur !... Il a les bras nus aujourd'hui parce qu'il commence à faire chaud sans doute. *(Elle se passe la main sur le front.)* La tête me tourne. Est-ce bête ! J'ai comme un vertige. Tiens, il vient par ici. Il veut peut-être

parler à maman. (*Elle se lève, recule, elle est nerveuse, fait quelques pas, puis s'arrête. On frappe à la porte-fenêtre, elle a un sursaut.*) Entrez.

Entre Célestin, beau garçon aux bras nus et bruns, en gilet et la chemise entr'ouverte du haut. Dès que Célestin est là, la contenance de M^{lle} Bourrat change. Ses yeux brillent. Tout en étant gênée, elle est comme portée à se rapprocher inconsciemment du jardinier.

CÉLESTIN. — Pardon, excuse, je croyais que notre maîtresse était là et je voulais lui dire rapport au fumier.

M^{lle} BOURRAT, *gênée*. — Maman est à la lingerie. Elle va venir tout de suite.

CÉLESTIN. — Je vas l'attendre dans le vestibule.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! vous pouvez l'attendre ici.

Un silence, M^{lle} Bourrat se rapproche un peu de Célestin qui est au centre. Elle regarde fixement les bras nus du jardinier.

CÉLESTIN, *géné*. — Fait un beau temps, mam'zelle, pour se promener.

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! oui !

Un silence.

CÉLESTIN. — Ce n'est pas pour dire, il nous faudrait de l'eau. (*Un silence.*) Et puis, il y a ces sacrés vers blancs qui me donnent du tintouin. Sale année, va !

Un silence.

M^{lle} BOURRAT, *faisant un pas*. — Vous avez les bras nus.

CÉLESTIN, *étonné*. — Pardine, pour travailler.

M^{lle} BOURRAT, *s'avançant un peu*. — Ils sont tout mangés par le soleil. Ça ne vous brûle pas? Je pourrais vous donner de la poudre.

CÉLESTIN, *riant*. — De la poudre. Ah ! Ah ! pourquoi faire?...

Un silence.

M^{lle} BOURRAT, *plus près*. — On ne dirait pas qu'ils sont en chair tant ils sont bruns.

CÉLESTIN, *reculant un peu*. — C'est solide, c'est tout muscle.

M^{lle} BOURRAT, *avançant*. — C'est curieux ! Ça fait des bosses et des trous... Mes bras ne sont pas comme ça. (*Elle le regarde fixement. Célestin, gêné, se balance sur l'une et l'autre jambe.*) Les vôtres, c'est comme des montagnes, tandis que les miens sont tout blancs et lisses. Regardez. (*Elle tend son bras qui est nu jusqu'au coude vers Célestin ; elle est tout près de lui.*)

CÉLESTIN, *ricanant*. — Ce n'est pas pour dire... (*Il regarde, puis tourne la tête de l'autre côté. M^{lle} Bourrat laisse retomber son bras. Elle regarde les bras nus du jardinier comme hypnotisée. Célestin ne sait quelle contenance garder. Elle respire deux fois fortement. Célestin tourne la tête vers elle et la regarde hardiment. Elle soulevait d'abord son regard, puis détourne lentement la tête.*)

CÉLESTIN, *s'écartant brusquement et à lui-*

même. — Nom de Dieu ! (*Haut*). Je reviendrai voir madame plus tard.

Il sort par la porte-fenêtre.

M^{lle} BOURRAT, faisant quelques pas avec peine. — Qu'est-ce que j'ai?... (*Elle se laisse tomber dans un fauteuil.*) Je suis toute étourdie... Je crois que je vais m'évanouir.

Elle se passe la main sur les yeux et reste moiliée étendue, le regard vague.

RIDEAU

ACTE II

Même décor

M^{lle} BOURRAT, *entrant par le fond.* — Ah ! je ne me sens pas bien. J'ai peur d'avoir un malaise pendant ma leçon. Comme c'est ennuyeux que M. Allemand vienne après déjeuner aujourd'hui ! Je vais prendre un canard, ça me fera peut-être du bien. (*Elle va à la table sur laquelle il y a le plateau avec une tasse de café.*)

M. et M^{me} Bourrat *entrent par la droite. La porte reste entre-bâillée.*

M^{me} BOURRAT, *à la fenêtre.* — Ferme la porte, Ferdinand.

M. BOURRAT. — Oui, ma bonne. (*Il essaie de la fermer sans y réussir.*) C'est impossible, elle ne ferme plus, il faudra la faire arranger.

M^{lle} BOURRAT. — Papa, veux-tu me donner un canard dans ton café ?

M. BOURRAT. — Prends-le, fille. (*Il s'essuie le front.*) Il fait une chaleur pour septembre ! Dans huit jours, nous vendangeons. (*S'asseyant dans un fauleuil, et à sa fille.*) Tu pourras inviter ta cousine. Dis donc, fille, tu as

bien déjeuné? Je te surveillais du coin de l'œil. Quel appétit !

M^{me} BOURRAT, sans lever les yeux de son ouvrage. — Elle mange beaucoup trop.

M. BOURRAT. — En tout cas, ce que tu manges n'est pas perdu. Tu as engraisé, tu deviens énorme. Au printemps dernier, tu n'allais pas du tout, tu étais pâle, tu ne mangeais pas. Tu t'es bien rattrapée depuis.

M^{lle} BOURRAT, gênée. — Oui, papa. (*Elle fait quelques pas vers la porte de droite.*) Je vais au jardin, un moment. Vous permettez, maman?

M^{me} BOURRAT. — Oui, mais à la condition que tu ne sois pas en retard pour la leçon de M. Allemand. Il sera là à deux heures, ne l'oublie pas et reste près de la maison.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, maman. (*Elle sort à droite.*)

M^{me} BOURRAT. — J'ai hâte de voir arriver le facteur. J'attends toujours la réponse de ma cousine Lebret, de Magny. Il me tarde d'être fixée. Crois-tu que l'affaire s'arrangera?

M. BOURRAT. — Je ne sais pas, ma bonne, je n'y ai pas réfléchi.

M^{me} Bourrat hausse les épaules et reprend son ouvrage.

M. BOURRAT. — Tu sais ce que j'ai appris au marché, ce matin? Il paraît que M. Allemand fait un arbre généalogique de la famille Duret.

M^{me} BOURRAT. — C'est trop fort. Si vous saviez vous y prendre, ton frère Charles et toi

c'est un arbre généalogique de la maison Bourrat qu'il dresserait, au lieu de s'occuper de cette intrigante de M^{me} Duret.

M. BOURRAT. — On a toujours dit que les Bourrat étaient connus à Valleyres avant les Duret.

M^{me} BOURRAT. — C'est évident. Mais vous ne bougez pas. Qui dit Bourrat, dit gens mous, gras et sans énergie. Regarde-toi, et ton frère Charles, et sa femme, ta cousine. Vous n'êtes pas comme les miens, comme les Maigret. En voilà des gens qui savent ce qu'ils veulent. Vois mon cousin, le docteur Maigret : c'est un homme. Du reste, nous sommes tous comme ça dans la famille.

On frappe à la porte de droite. Entre Louisa.

LOUISA. — Voilà une lettre pour madame.
(*Elle la remet et sort.*)

M^{me} BOURRAT. — Enfin, c'est de Magny. Nous allons savoir la réponse de M. des Aulnoys.
(*Elle lit.*) Ah !

M. BOURRAT. — Eh bien ?

M^{me} BOURRAT, *triumphante*. — Ça marchera. Il y a des difficultés, mais légères. Il faudra que nous fassions un sacrifice. Il demande, en outre de la ferme de Vertbois, une rente de trois mille francs en argent.

M. BOURRAT. — Trois mille francs en argent, c'est beaucoup.

M^{me} BOURRAT. — Sans doute, c'est beaucoup, mais je ne pense pas que tu hésites une minute.

M. BOURRAT, *timidement*. — Y tiens-tu tant que ça, à ce mariage?

M^{me} BOURRAT. — Si j'y tiens? Mais tu es fou. Des Aulnoys a vingt-cinq mille francs de rentes en terres, et il est d'une des meilleures familles du pays. Mais tous nos amis de Valleyres en crèveront de dépit. Vois-tu ce que va dire cette pauvre M^{me} Duret avec ses trois filles sur les bras?

M. BOURRAT. — Sans doute, sans doute. Mais il a quarante-cinq ans, il est un peu ours, il ne voit personne.

M^{me} BOURRAT. — J'aime beaucoup mieux marier ma fille, qui n'a point de caractère, à un homme de caractère fait.

M. BOURRAT. — Et puis, il habite si loin d'ici. On ne verra jamais fille.

M^{me} BOURRAT. — C'est ça, l'argument égoïste, je l'attendais. C'est pour toi que tu veux marier ta fille, ce n'est pas pour elle. C'est vraiment désolant d'entendre des choses pareilles.

M. BOURRAT. — Mais non. Seulement, est-ce qu'on ne disait pas aussi... qu'il buvait un peu?

M^{me} BOURRAT, *impatiente*. — Qu'est-ce qu'on ne dit pas? C'est facile de parler. Est-ce que tu crois comme un enfant tout ce qu'on raconte? Moi, je n'en crois pas un mot. Du reste, est-ce que tu as mieux à me proposer? Une des meilleures familles du pays et vingt-cinq mille francs de rente en terres? As-tu mieux que cela? Dis-le. J'attends!

M. BOURRAT. — Mais es-tu sûre que fille voudra?

M^{me} BOURRAT. — Il ferait beau voir qu'elle ne voulût pas ! Elle est trop heureuse d'avoir une mère comme moi qui s'occupe d'elle activement et avec intelligence. Regarde autour de nous. Combien y en a-t-il de jeunes filles à Valleyres dans notre monde qui vont rester vieilles filles ! Un parti inespéré. Vingt-cinq mille francs de rente. C'est bien le moment d'aller chercher la petite bête. Je vais écrire aujourd'hui même à ma cousine Lebret pour les trois mille francs.

LOUISA. *entr'ouvrant la porte de droite.* — Voici M. Allemand.

Entre M. Allemand. Il est grand, fort, et maladroit, cheveux trop longs, lunettes, habits mal coupés. Il parle avec une légère onction tenant les yeux baissés. Il a des cahiers de musique sur le bras.

M. ALLEMAND, *s'inclinant.* — Monsieur, madame.

M^{me} Bourrat fait un léger signe de tête de sa place sans desserrer les lèvres.

M. BOURRAT, *se levant.* — Bonjour, monsieur Allemand.

M^{me} BOURRAT, *se levant.* — Je vais appeler ma fille qui est au jardin. (*Elle sort au fond.*)

M. BOURRAT. — Vous avez dû avoir chaud en montant à Prévoux.

M. ALLEMAND. — Oui, j'ai eu très chaud, monsieur. Mais il fait frais ici. Et quelle vue vous avez de vos fenêtres ! C'est la plus belle vue des environs de Valleyres, monsieur.

M. BOURRAT. — N'est-ce pas? — Et vous avez travaillé ces jours-ci, monsieur Allemand?

M. ALLEMAND. — Un peu, monsieur. La bibliothèque de Valleyres est fort riche en documents et j'espère contribuer pour ma faible part à éclaircir l'histoire des origines des grandes familles de la ville.

M. BOURRAT. — Mon frère Charles, que j'ai vu ce matin au marché, me disait que c'était une œuvre d'une portée considérable et qui méritait une communication à la Société d'histoire et de belles-lettres du département. Ce sont ses propres paroles que je vous rapporte.

M. ALLEMAND. — M. Charles Bourrat est trop bon. Il est, du reste, lui-même une autorité en matière généalogique.

Un silence.

M. BOURRAT. — Vous avez su que M^{lle} Le Petit a accouché?

M. ALLEMAND. — M. le curé me l'a appris hier matin. Quel scandale !

M. BOURRAT. — M. Duret me disait au marché que M^{lle} Le Petit déshonore la ville.

M. ALLEMAND. — Oh ! monsieur, l'honneur de Valleyres ne saurait être atteint par l'inconduite de M^{lle} Le Petit. Ce sont les grandes et anciennes familles de la ville, comme la vôtre, qui sont vraiment dépositaires de l'honneur de la cité.

Entrent, par le jardin, M^{me} et M^{lle} Bourrat.

M. Allemand s'incline devant M^{lle} Bourrat, qui salue de la tête.

M. BOURRAT. — Je vous laisse travailler. Je vais faire une petite sieste. Au revoir, monsieur Allemand.

M. ALLEMAND, s'inclinant. — Monsieur...

M. Bourrat sort par la porte à droite. La porte bal, il essaie de la fermer ; elle reste entrebâillée. M^{lle} Bourrat passe au petit salon et vient au premier plan pour aller au casier à musique. Elle est pâle. Elle s'essuie le front avec son mouchoir.

M^{lle} BOURRAT, à part. — J'ai peur de me trouver mal.

Elle s'assied au piano. M. Allemand se met à sa gauche. M^{me} Bourrat est assise au premier plan à gauche de la fenêtre.

M. ALLEMAND. — Nous commencerons par les études de Czerny, mademoiselle, s'il vous plaît.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, monsieur.

Elle se lève, va au casier à musique qui est au premier plan. Elle est obligée de se baisser pour chercher le cahier et d'en soulever plusieurs autres. Soudain, elle se relève rapidement en poussant un ah ! douloureux.

M^{lle} BOURRAT, à part. — J'en étais sûre. Je vais avoir un malaise. (*Elle s'essuie à nouveau le front.*)

M^{me} BOURRAT, sans la regarder. — Allons, dépêchons-nous. Ne perdons pas de temps.

M^{lle} BOURRAT, *revenant au piano, les lèvres serrées.* — Voilà, maman.

M. ALLEMAND. — Prenons le premier mouvement, mademoiselle, « vivace ».

M^{lle} Bourrat commence à jouer mollement.

M. ALLEMAND. — Veuillez accentuer, mademoiselle, veuillez accentuer.

M^{lle} Bourrat continue ; soudain, elle s'arrête et porte son mouchoir à ses lèvres.

M^{lle} BOURRAT, *avec difficulté.* — Je vous demande pardon.

M. ALLEMAND. — Reprenez, mademoiselle, avec expression.

M^{lle} Bourrat reprend et fait quelques fautes.

M. ALLEMAND. — Si naturel, si naturel, mademoiselle.

M^{lle} Bourrat recommence le passage, s'arrête encore, hésite un instant, puis se lève.

M^{me} BOURRAT, *la regardant.* — Qu'y a-t-il donc ?

M. Allemand se lève.

M^{lle} BOURRAT, *près de la porte à droite.* — Je vous demande pardon... je suis souffrante... je reviens.

Elle sort à droite et s'assied au salon sur le canapé, où elle s'essuie le front. Elle sort un instant de la pièce, puis rentre. Un long silence pendant lequel M. Allemand se rapproche peu à peu de la fenêtre où M^{me} Bourrat travaille.

M. ALLEMAND. — Quel beau temps, madame !

M^{me} BOURRAT, étonnée, lève les yeux et le toise, puis, après un temps, sèchement. — Très beau, monsieur. (*Elle se remet à travailler. Un silence.*)

M. ALLEMAND. — Vous avez, de vos fenêtres, la plus belle vue des environs de Valleyres, madame.

M^{me} BOURRAT, même jeu. — En effet, monsieur.

Nouveau silence. Rentre M^{lle} Bourrat par la droite. Elle est très pâle.

M^{me} BOURRAT. — Dépêche-toi. Tu as perdu cinq minutes de ta leçon.

M^{lle} Bourrat et M. Allemand se mettent au piano.

M. ALLEMAND. — Nous reprenons, si vous le voulez bien, mademoiselle ?

M^{lle} Bourrat reprend. Elle joue plus mollement, hésite une ou deux fois, puis s'arrête soudain, s'essuie les tempes avec son mouchoir et murmure :

C'est horrible.

Elle s'appuie le front sur la main, le coude sur le piano et balbutie :

Je ne peux pas, je ne peux pas, j'ai mal.

M^{me} BOURRAT, venant brusquement à elle. — Ah ça ! n'est-ce pas fini, ces enfantillages ?

M^{lle} BOURRAT, se levant. — Je ne peux pas,

j'ai des sueurs froides... je suis malade. (*Elle fait quelques pas, se passe encore la main sur le front et se laisse tomber à moitié évanouie dans un fauteuil au premier plan, près du bureau de sa mère.*)

M^{me} BOURRAT, allant à la porte du fond et l'ouvrant à M. Allemand. — Entrez ici un instant, monsieur, l'indisposition de ma fille ne durera pas, un simple trouble de la digestion.

M. Allemand passe dans le salon.

M^{me} BOURRAT, prend sur le plateau le carafon de cognac, en verse quelques gouttes sur un morceau de sucre, revient et le donne à sa fille.

Prends cela, cela te remettra. (M^{lle} Bourrat avale le morceau de sucre.) Eh bien, comment te sens-tu? Ne te laisse pas aller, lève-toi, ça te fera du bien.

M^{lle} BOURRAT, affaissée. — Je ne peux pas, maman... je n'ai plus de jambes.

M^{me} BOURRAT. — Essaie au moins.

M^{lle} BOURRAT. — Je veux bien, maman. (*Elle se lève avec difficulté, mais à peine debout les jambes lui manquent, elle retombe dans le fauteuil.*)

M^{me} BOURRAT. — Tu n'as pas pour un sou d'énergie. Elles vont bien les jeunes filles de nos jours. Elles se paient des vapeurs ; il faut qu'on les soigne, qu'on les drolote. Tu es là molle et sans volonté.

M^{lle} BOURRAT. — Je suis fâchée, maman.

M^{me} BOURRAT. — Et tu choisis ton temps. Au milieu de ta leçon de piano ! On dirait que tu le fais exprès. Voilà trois francs de perdus, car, tu verras que M. Allemand aura le toupet de comp-

ter cette leçon. Tu es bien sûre que tu ne peux pas la prendre ? Essaie encore ; allons, du courage.

M^{lle} BOURRAT. — Je ne peux pas, maman, je suis malade.

M^{me} BOURRAT, *prenant la musique de M. Allemand*. — Il ne me reste qu'à renvoyer cet imbécile.

Elle va au salon et à M. Allemand :

Ma fille est un peu souffrante. Elle a senti le soleil après déjeuner ; elle ne pourra continuer sa leçon aujourd'hui. Au revoir, monsieur, à mercredi prochain. (*Sort M. Allemand.*)

Elle rentre et vient à sa fille.

Eh bien, cela va-t-il mieux ?

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! oui, maman, seulement, je suis bien fatiguée.

M^{me} BOURRAT, *retournant à son ouvrage, dans l'embrasure de la fenêtre*. — Tu vas pouvoir paresser à ton aise. (*Elle travaille.*) Veux-tu me dire exactement que ce tu as eu ?

M^{lle} BOURRAT. — Je ne sais pas... Un malaise.

M. Allemand *reparaît dans le salon où il a oublié sa musique et reste un instant à écouter.*

M^{me} BOURRAT, *travaillant*. — Un malaise ! Parbleu, je le pense bien et ça ne m'avance pas beaucoup. Quel malaise as-tu eu ?

M^{lle} BOURRAT. — J'ai eu... des vomissements.

M^{me} BOURRAT, *travaillant*. — Des vomissements ! Cela ne m'étonne pas. Tu as trop mangé à déjeuner. Je te l'ai dit aujourd'hui même. Eh bien, la prochaine fois, tu écouteras ce que je te dis et tu resteras sur ta faim. Ton oncle, le Dr Maigret, est positif sur ce point. Il ne faut pas sortir de table rassasié et lourd. Ça se comprend, ça fatigue l'estomac. (*Un temps.*) C'est la première fois que ça t'arrive ?

M^{lle} BOURRAT. — Heu...

M^{me} BOURRAT, *travaillant*. — Ah ça, tu es idiote. Il semble que je te pose des questions extraordinaires. Tu sais bien si oui ou non tu as eu déjà des vomissements ?

M^{lle} BOURRAT. — Oui, maman.

M^{me} BOURRAT, *travaillant*. — Tu en as déjà eu ? C'est curieux. Et depuis quand ?

M^{lle} BOURRAT, *hésitant*. — Je ne sais pas.

M^{me} BOURRAT. — C'est inouï ! Il faut t'arracher les réponses les plus simples. Tu as l'air d'une coupable. Ce n'est pourtant pas bien difficile de me dire depuis quand tu as ces malaises ?

M^{me} BOURRAT. — Depuis trois mois, à peu près.

M^{me} BOURRAT, *laissant tomber son ouvrage*. — Depuis trois mois ! Et je n'en ai rien su ! Pourquoi me l'as-tu caché ?

M^{lle} BOURRAT. — Je ne sais pas, maman ; je croyais que ça passerait comme ça.

M^{me} BOURRAT. — Il est extraordinaire que tu ne me l'aies pas dit. Je ne te croyais pas cachotière à ce point. Est-ce que tu en as eu souvent des malaises de ce genre ?

M^{lle} BOURRAT. — Une fois ou deux par semaine après les repas.

M^{me} BOURRAT. — Deux fois par semaine ! Si je l'avais su, j'aurais consulté mon cousin Maigret. Il y a quelque chose de louche là-dessous ; il faut que j'en aie le cœur net.

M^{lle} BOURRAT. — Mais non, maman, je ne voulais pas vous alarmer, voilà tout ; si l'on n'avait pas changé l'heure de la leçon de piano aujourd'hui, vous ne l'auriez pas su, parce que, voyez-vous, à part cela je vais bien, je dors toute ma nuit, j'ai bon appétit... j'engraisse.

M^{me} BOURRAT, *la regardant*. — C'est vrai, tu as engraisé, tu es plus forte qu'au printemps, je ne m'en étais pas encore rendu compte. Pourtant, avec ce dérangement d'estomac, ce n'est pas naturel. Tu devrais maigrir, au contraire. Est-ce que tu sens des brûlures à l'estomac ?

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! non, je n'ai jamais mal, et d'ordinaire cela passe tout de suite.

M^{me} BOURRAT. — Je te mènerai chez Maigret un de ces jours. (*Elle recommence à travailler.*) C'est bizarre. Et tu n'as pas eu d'autres malaises ? Rien d'anormal ?

M^{lle} BOURRAT, *hésitant*. — Heu... je ne sais pas, maman.

M^{me} BOURRAT. — Je ne sais pas ! En voilà une réponse digne de toi. Qui est-ce qui le saura alors, si tu ne le sais pas ? Veux-tu me faire le plaisir de me répondre sérieusement ? Oui ou non, as-tu eu d'autres malaises ?

M^{lle} BOURRAT. — Oui.

M^{me} BOURRAT. — Oui, quoi ? C'est vrai-

ment agaçant. Il faut t'arracher les mots comme avec une pince. Explique-toi, parle. Je ne suis pas sorcière pour deviner ce que tu as.

M^{lle} BOURRAT, *balbutiant*. — J'ai comme...
(Elle s'arrête.)

M^{me} BOURRAT. — Ah ça ! tu te moques de moi. Je vais me fâcher si tu continues ainsi. Je ne suis pas là pour jouer aux propos interrompus. Et tâche de dire ton affaire clairement.

M^{lle} BOURRAT, *avec effort*. — J'ai comme un poids, là... (Elle porte la main à son ventre.) D'abord, j'ai cru que ça passerait. Mais non, ça augmente, ça grossit, je ne sais pas ce que c'est.

M^{me} BOURRAT, *se levant brusquement et venant à elle*. — Tu dis ? (S'arrêtant et sur un ton inquiet, mais qui veut être calme.) Non, non, ce n'est pas possible, c'est absurde, je suis folle. Comme si je ne savais pas que c'est impossible ! Tu t'imagines des choses comme ça, mais ça n'a pas de sens. (Elle la regarde attentivement.) Pourtant, c'est vrai (sa voix tremble), tu es plus forte, tu as engraisé. Mais ce n'est rien, n'est-ce pas ? ce n'est rien ?... Voyons, parle, mais parle donc, tu vois mon inquiétude, dis-moi que ce n'est rien.

M^{lle} BOURRAT, *terrifiée*. — Je ne sais pas, maman, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

M^{me} BOURRAT, *faisant un grand effort pour se maîtriser, et allant vivement fermer la porte qui est restée ouverte sur le salon*. — Il faut que je sois calme ; sans cela, je ne saurai rien. Ecoute, réponds-moi, depuis combien de temps t'es-tu aperçue de cela ? Te souviens-tu ?... Il y a peut-être un an ?... peut-être moins ?

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! non ! Il n'y a pas longtemps... depuis le commencement de juillet, peut-être.

M^{me} BOURRAT. — Ah !... et tes vomissements ?

M^{lle} BOURRAT. — Au milieu de juin, je crois... mais je ne suis pas sûre.

M^{me} BOURRAT, *sourdement, appuyée pour se soutenir au dossier d'un fauteuil.* — Ah !... et c'est tout... (*Elle s'approche lentement de sa fille.*) Tu n'as pas remarqué autre chose ? Tu n'as pas été dérangée autrement ?

M^{lle} BOURRAT, *hésitant.* — Heu... heu...

M^{me} BOURRAT, *durement.* — Regarde-moi. Ce n'est pas le moment d'hésiter. (*Elle va à elle, la prend par les bras, et la fixe dans les yeux.*) Tu me comprends. Réponds.

M^{lle} BOURRAT, *après un temps, et à voix basse.* — Oui.

M^{me} BOURRAT, *avec peine.* — Depuis... depuis quand ?

M^{lle} BOURRAT. — Depuis la fin de mai, maman.

M^{me} BOURRAT, *la secouant avec violence.* — C'est donc vrai, misérable ! qu'as-tu fait ?

M^{lle} BOURRAT, *se protégeant la figure avec le bras.* — Je ne sais pas, maman, je ne sais pas.

M^{me} BOURRAT, *penchée sur elle.* — Son nom ? Dis-moi son nom ! Ah ! misérable, son nom ?

M^{lle} BOURRAT, *terrifiée.* — Je ne sais pas, maman, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

M^{me} BOURRAT, *lui tordant les bras.* — Qui ? Qui ? Parle donc !

M^{lle} BOURRAT, *pleurant*. — Pardon, pardon, maman, vous me faites mal.

M^{me} BOURRAT, *se relevant*. — Non, c'est impossible, c'est fou. Du calme, il faut savoir. Il faut tout dire maintenant, tout. Tu n'as vu personne d'ici. Tu n'es jamais sortie seule, n'est-ce pas?

M^{lle} BOURRAT. — Non, non.

M^{me} BOURRAT. — Ni à Valleyres, ni à Vermand, chez ta cousine.

M^{lle} BOURRAT. — Non, non.

M^{me} BOURRAT. — C'est donc ici. Quel homme as-tu vu seule ici?

M^{lle} Bourrat *sanglote sans répondre*.

M^{me} BOURRAT, *la prenant par le bras*. — Ah ! assez de larmes. Il faut parler maintenant. Qui as-tu vu seule ? Ton cousin Henri, le frère de Caroline ?

M^{lle} BOURRAT. — Non, non, c'est...

M^{me} BOURRAT. — Mais parle donc.

M^{lle} BOURRAT. — C'est... c'est au jardin.

M^{me} BOURRAT. — Au jardin ?

M^{lle} BOURRAT. — Oui... Célestin.

M^{me} BOURRAT, *tombant brusquement, comme fauchée, sur une chaise*. — Célestin.

Un long silence.

M^{me} BOURRAT, *la voix brisée*. — Depuis quand ?

M^{lle} BOURRAT. — Depuis la fin de mai, maman.

M^{me} BOURRAT. — La fin de mai... Juin,

juillet, août, septembre. Plus de quatre mois ! Ainsi, toi, ma fille, une demoiselle Bourrat, toi, avoir un enfant de Célestin ! Ah !

M^{lle} BOURRAT, avec un élan qu'elle ne peut cacher. — C'est vrai, maman, le bon Dieu me donne un enfant ?

M^{me} BOURRAT. — Ah ! tais-toi, tais-toi ! Quand j'y pense... (*Un silence.*) Est-ce qu'il se doute de l'état dans lequel tu es maintenant ?

M^{lle} BOURRAT. — Je ne sais pas, maman, je ne savais pas, moi-même.

M^{me} BOURRAT, entre ses dents. — Imbécile ! (*Elle se lève et s'appuie sur la table pour se soutenir.*) Va-t'en, j'ai besoin d'être seule, je ne peux plus te voir, va-t-en. (*M^{lle} Bourrat se lève et va à droite.*) Monte dans ta chambre et je te défends d'en sortir avant que je vienne t'y chercher.

M^{lle} Bourrat sort à droite.

M^{me} BOURRAT, appuyée à la table. — Ma fille !... Une Bourrat... Un enfant d'un jardinier ! Ma fille... au jardin... comme une bête... Ah !... Que devenir?... Comment la marier maintenant?... Quatre mois !... trop tard !... Quatre mois... Vingt-cinq mille francs de rentes en terres. Il faut y renoncer... Un enfant ! Comment le faire disparaître?... Ma fille... (*Elle se promène dans le salon.*) Il faut réfléchir, tout peser... Célestin... Un enfant !... personne ne se doute de rien... Comment soupçonner une chose pareille, puisque moi-même... ? Que faire ?

Sans parler, elle arpente le salon ; elle a repris son sang-froid, sa figure est dure.

Entre par le fond M. Bourrat. Il est souriant et gras.

M. BOURRAT. — Ah ! j'ai fait une bonne sieste. (*M^{me} Bourrat ne fait aucune attention à lui, elle réfléchit profondément.*) La leçon de piano est finie? (*Pas de réponse.*) Je vais jusqu'aux vignes. Veux-tu que je te rapporte quelques grappes pour la table? (*Pas de réponse. Il va à M^{me} Bourrat qui marche toujours.*) Ah ça ! Clémence, qu'y a-t-il? tu as l'air préoccupée.

M^{me} BOURRAT, *s'arrêtant*. — J'ai que ta fille est enceinte. Voilà ce que j'ai !

M. BOURRAT. — Comment ! Tu veux rire... mais ce n'est pas drôle, je te l'assure.

M^{me} BOURRAT. — C'est comme je te le dis, ta fille est enceinte, et du jardinier, oui, de Célestin, par-dessus le marché.

M. BOURRAT. — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. (*Il regarde sa femme et comprend que c'est vrai ; il porte la main à son col et chancelle.*)

M^{me} BOURRAT. — Tu ne vas pas te trouver mal comme une femme, n'est-ce pas? J'ai autre chose à faire qu'à m'occuper de toi maintenant.

M. Bourrat va en titubant à la fenêtre qu'il ouvre.

Il reste dans l'embrasure, essoufflé. M^{me} Bourrat continue à arpenter la pièce. Un silence.

M. BOURRAT. — Ma fille... Célestin... Dis-moi tout, tout, je t'en supplie.

M^{me} BOURRAT, *continuant à arpenter le salon*. — Laisse-moi réfléchir.

M. BOURRAT, *tombant dans un fauteuil, à*

mi-voix. — Je n'ai plus de jambes. Ma fille, c'est incroyable ! Un enfant, toute la ville le saura, j'en mourrai. (*Un temps.*) Ah ! oui, elle était toujours seule, la pauvre petite... Et puis, elle ne savait rien, elle était si innocente. Alors, un jour, il l'aura prise de force, et elle n'aura rien osé dire. Ah ! mais lui, lui, ce Célestin de malheur. (*Il saute debout.*) Il ne restera pas une minute de plus ici, pas une minute. (*Il va vers la porte.*)

M^{me} BOURRAT. — Où vas-tu ?

M. BOURRAT. — Je vais chasser Célestin.

M^{me} BOURRAT. — Reste ici.

M. BOURRAT. — Je ne veux pas garder cette canaille une minute de plus ; je lui sauterai à la gorge. Cette fois-ci, par exemple...

M^{me} BOURRAT, l'interrompant. — C'est ça, pour que Célestin chassé aille raconter à tout Valleyres pourquoi tu l'as mis à la porte.

M. BOURRAT. — C'est vrai ! Comment faire ?

M^{me} BOURRAT. — Laisse-moi faire.

Un silence, M. Bourrat est affaissé dans un fauteuil. Il se lève soudain.

M. BOURRAT. — J'ai trouvé, vous passerez l'hiver dans le Midi, sous un faux nom.

M^{me} BOURRAT. — C'est absurde. Toute la ville cherchera pourquoi nous sommes parties. Et là-bas, nous serons à la discrétion d'inconnus. Merci, je reste ici, tiens-le-toi pour dit.

M. BOURRAT. — Mais ici, tout le monde le saura, les domestiques, nos parents, nos amis. Comment pourrais-tu le cacher ?

M^{me} BOURRAT, lentement. — Ici, je suis chez moi. Ici, je suis maîtresse. Je saurai arranger notre vie et ne rien laisser au hasard. Ta fille peut sortir encore jusqu'à la fin d'octobre. Elle n'a jamais eu une jolie taille. On ne s'apercevait de rien. Mais à partir d'octobre jusqu'à février, elle ne verra personne qu'ici et avec moi. Je ne la quitterai pas une minute.

M. BOURRAT. — Ma pauvre fille !

M^{me} BOURRAT. — Ah ! parbleu oui, c'est bien ta fille ! Tu ne peux la renier. Elle n'a rien de moi ; il n'y a qu'à la regarder. Elle est grasse comme les Bourrat, paresseuse comme les Bourrat, sans cervelle, toujours comme les Bourrat. Jamais une Maigret n'aurait fait ce qu'elle a fait ! Et toi qui choisis ce moment pour larmoyer sur son sort ! J'ai autre chose, et de plus important à faire, que de la plaindre. Je ne songe qu'au scandale qui nous menace tous, par sa faute. Il n'y a plus qu'une seule chose qui doive compter à nos yeux, l'honneur de la famille. Qu'importe que ta fille souffre ou ne souffre pas, maintenant ! J'aimerais mieux la voir morte que déshonorée. Elle s'ennuiera ? La pauvre petite ! Tais-toi donc. Ta fille sera malade, s'il le faut, elle gardera le lit pendant trois mois si c'est nécessaire. Je ne sais pas encore ce que je ferai, mais il faut que personne au monde ne se doute de ce qui se passe ici ; j'entrevois seulement mon plan, mais je réussirai parce que je le veux, parce qu'il le faut, comprends-tu ?

M. BOURRAT. — Je sais bien que toi seule peux nous tirer de là.

M^{me} BOURRAT. — Et quand je pense à ce mariage, pour lequel je m'étais donné tant de mal ! Le voir manquer au moment où il était arrangé ! Vingt-cinq mille francs de rente de perdus !

M. BOURRAT, *timidement*. — Ah ! ça, je te l'avoue, Clémence, je n'en suis pas fâché. Ça me faisait de la peine de voir fille se marier si loin de moi.

M^{me} Bourrat *marche sur lui avec fureur, s'arrête, le regarde en face, hausse les épaules et lui tourne dédaigneusement le dos. Un silence.*

M. BOURRAT. — Tu auras besoin du docteur Maigret.

M^{me} BOURRAT. — Sans doute, j'aurai besoin de Maigret. Il est des nôtres, celui-là. Mais je lui en parlerai plus tard, rien ne presse... (*S'arrêtant*) à moins que... (*A elle-même*) s'il voulait... Tout de suite...

M. BOURRAT. — Que dis-tu, ma bonne ?

M^{me} BOURRAT. — Rien. — Fais atteler, je descends à Valleyres tout de suite. (*Elle sort par le corridor. Son mari reste accablé sur sa chaise.*)

RIDEAU

ACTE III

Il y a près de la fenêtre à gauche, dans le petit salon au second plan, un métier à tapisserie assez haut, de façon qu'on voie seulement la figure de la personne qui travaille. Il fait un jour gris et pluvieux de novembre. En outre, les volets de l'unique fenêtre sont fermés à moitié pour qu'il ne pénètre que peu de lumière dans la pièce.

Au lever du rideau, M^{lle} Bourrat est au piano et tourne le dos à la fenêtre. A sa droite, M. Allemand ; à sa gauche, sa mère. Elle est vêtue d'une robe flottante ; elle joue.

M. ALLEMAND, se penchant sur le cahier. — Mademoiselle, je ne peux pas lire. Oui, ré dièze à la main gauche.

M^{lle} Bourrat se penche aussi pour lire et reprend.

M^{me} Bourrat la surveille. Elle termine le morceau et s'arrête.

M. ALLEMAND, tirant sa montre et la mettant au jour pour voir l'heure. — Il est deux heures et demi passées. Nous en resterons là pour aujourd'hui, mademoiselle.

Il se lève, M^{me} Bourrat se lève aussi, M^{lle} Bourrat veut se lever. Sa mère lui met la main sur l'épaule et la force à rester assise.

M. ALLEMAND. — J'ai bien l'honneur de vous saluer, mademoiselle. (*Il s'incline et va pour sortir par le grand salon. Saluant M^{me} Bourrat.*) Madame...

M^{me} BOURRAT, *le suivant au salon.* — Monsieur. (*Un temps.*) Avez-vous un parapluie, monsieur Allemand? Le temps s'est gâté.

M. ALLEMAND, *ne pouvant cacher son étonnement.* — Oh ! madame !... Vous êtes trop bonne, en vérité. Je suis confus. Non, je n'ai pas pris de parapluie.

M^{me} BOURRAT, *sonnant.* — Je vais vous en faire donner un. Quel triste mois de novembre !

M. ALLEMAND. — Affreux, madame, vraiment.

M^{me} BOURRAT. — Voilà plus de quinze jours que nous n'avons pu descendre à Valleyres. Je ne sais rien de ce qui s'y passe. Nous avons été malades, ma fille et moi. Ma fille a eu de violentes migraines qui inquiètent mon cousin, le docteur Maigret, et moi, j'ai les yeux si délicats maintenant que je puis à peine supporter la lumière. Je suis obligée d'avoir les volets presque clos.

M. ALLEMAND. — C'est bien triste, madame.

M^{me} BOURRAT. — Nous serions descendus pour le whist de madame Duret, mais ne faut-il pas que notre cheval soit tombé boiteux... Mon mari est allé voir aujourd'hui le juif à Valleyres pour en acheter un autre, mais c'est si difficile d'acheter un cheval. Il faut prendre ses précautions.

M. ALLEMAND. — En effet, madame.

Entre Louisa.

M^{me} BOURRAT. — Louisa, vous apporterez un parapluie pour M. Allemand. (*Sort Louisa.*) Vous faites toujours des recherches historiques, monsieur Allemand?

M. ALLEMAND. — Toujours, madame.

M^{me} BOURRAT. — Nous avons ici beaucoup de documents sur la famille de mon mari, vous y trouveriez sans doute des actes très anciens.

M. ALLEMAND. — J'en suis certain, madame, et je vous avouerai que je caresse le rêve de dresser un jour, avec votre autorisation, un arbre généalogique de la famille Bourrat.

M^{me} BOURRAT. — Cela serait fort intéressant. Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu madame Duret?

M. ALLEMAND. — J'ai eu l'honneur de passer la soirée chez elle hier, madame.

M^{me} BOURRAT, étonnée. — Vraiment?

LOUISA, entrant. — Voilà le parapluie. (*Elle le donne à M. Allemand.*)

M. ALLEMAND. — Madame, je ne sais comment vous remercier. (*Saluant.*) Madame...

M^{me} BOURRAT. — Au revoir, monsieur Allemand. (*Il sort. Elle rentre au petit salon.*)

A peine est-il sorti, M^{lle} Bourrat se lève et vient à la table.

M^{me} BOURRAT, sans la regarder. — Souviens-toi de ne jamais te lever devant monsieur Allemand, devant personne, du reste ; aujourd'hui, tu allais quitter la table avant que Louisa soit sortie de la salle à manger. Fais attention, et souviens-toi que je ne veux pas avoir à te le redire.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, maman.

Elle va au métier de lapisserie, on la voit de profil. Un long silence.

M^{lle} BOURRAT, regardant par la fenêtre et sur un ton monotone, comme à elle-même. — Il fait un vilain temps (M^{me} Bourrat reste les lèvres serrées), il pleut, c'est triste ! (Un temps.) Il doit y avoir de la boue dans les allées.

M^{me} BOURRAT. — Tais-toi donc ! Il me semblait entendre une voiture. (Elle s'absorbe à nouveau dans son ouvrage.)

Un long silence.

M^{lle} BOURRAT, à elle-même. — Je ne sais rien, rien. Il faut pourtant savoir, je ne puis pas vivre ainsi. (Un temps.) Maman ! (M^{me} Bourrat ne bouge pas. Plus haut.) Maman !

M^{me} BOURRAT. — Ah çà ! qu'as-tu donc à bavarder sans cesse ?

M^{lle} BOURRAT, timide. — Je voudrais vous demander quelque chose, maman.

M^{me} BOURRAT. — Je n'ai pas de temps à perdre à t'écouter.

M^{lle} BOURRAT, travaillant, à demi-voix. — J'aimerais savoir ce qu'on fera... (Elle s'arrête.)

M^{me} BOURRAT. — Tu dis ?

M^{lle} BOURRAT, se troublant. — Qu'est-ce qu'on fera... (Elle n'achève pas.)

M^{me} BOURRAT. — Je te défends de parler de cela, tu le sais bien.

M^{lle} BOURRAT. — Mais nous sommes seules, maman, et je ne sais rien.

M^{me} BOURRAT. — Tu n'as rien à savoir.

M^{lle} BOURRAT, *timide*. — Pourtant...

M^{me} BOURRAT. — C'est comme ça, travaille. (*Elle reprend son ouvrage.*)

M^{lle} BOURRAT, *regarde sa mère, puis tire un mouchoir de sa poche et s'essuie les yeux en cachette*. — Un silence. — C'est long !

La porte de droite s'ouvre, M^{me} Bourrat sursaute quand la porte s'ouvre.

LOUISA. — C'est la vieille Victoire qui est là. Je la fais entrer ici ?

M^{me} BOURRAT. — Ah ! c'est Victoire. Faites-la monter chez moi. J'y vais. (*Sort Louisa. M^{me} Bourrat, se levant et regardant sa fille.*) Eh bien, et tes laines ?

M^{lle} BOURRAT. — Mes laines ?

M^{me} BOURRAT. — Oui, les bouts de laine que tu dois avoir sur les genoux ?

M^{lle} BOURRAT. — Mais il n'y a personne, maman, alors je ne les avais pas préparés.

M^{me} BOURRAT. — Quand tu es ici, tu dois toujours étaler vingt échantillons de laine sur tes genoux, de façon à avoir une excuse pour ne pas te lever, si, par hasard, une visite arrivait. (*Elle va pour sortir.*) Ne quitte pas la chambre avant que je revienne, j'en ai pour une demi-heure.

M^{lle} BOURRAT. — Bien, maman.

M^{me} Bourrat sort.

M^{lle} BOURRAT. — A quoi bon mettre des bouts de laine ? voilà trois semaines que personne

n'est monté à Prévoux. Il paraît, du reste, que je ne sortirai plus avant que tout soit terminé, à la fin de janvier. C'est long ! Puisque je suis seule un moment, je vais pouvoir travailler pour lui. *(Elle tire de sous sa jupe une étrange petite brassière de laine tricotée de toutes les couleurs.)* Il aura chaud là-dedans, le chéri. C'est qu'il vient en plein hiver, et c'est délicat, les tout petits. Que je me réjouis de le voir ! Je suis heureuse d'avoir un petit à moi. J'avais tant prié le bon Dieu pour cela. Et je ne pourrai le voir qu'en cachette, le pauvre petit, mais je le verrai souvent, je ferai n'importe quoi pour cela, je saurai bien m'arranger. Oh ! que je vais l'embrasser, le dorloter, le câliner, le chérubin ! *(Elle travaille, quelqu'un passe devant la fenêtre.)* Ah ! le père Raffet. Comme il se traîne ! Il a au moins soixante-dix ans. C'est lui qui a remplacé Célestin !

Entre M. Bourrat par la droite, M^{lle} Bourrat remet vile la brassière sous sa jupe.

M. BOURRAT. — Tiens, ta mère n'est pas là ?

M^{lle} BOURRAT. — Maman est dans sa chambre avec Victoire. D'habitude on reçoit Victoire ici, mais maintenant je ne dois plus voir personne.

M. BOURRAT, inquiet et regardant la porte. — Il fait mauvais temps. Je suis fatigué. Je suis revenu de Valleyres à pied.

M^{lle} BOURRAT. — Pourquoi ne vous asseyez-vous pas, papa ?

M. BOURRAT, inquiet. — Euh !... je n'ai guère le temps.

M^{lle} BOURRAT. — Je suis seule.

M. BOURRAT. — Je vois, je vois. Ta mère en aura pour un moment avec Victoire, c'est vrai.

M^{lle} BOURRAT. — Oui, pour une demi-heure. Elle me l'a dit. Pourquoi garde-t-elle Victoire si longtemps?

M. BOURRAT, *vivement*. — Oh ! moi, je ne sais pas ; il n'y a pas de raison, en effet. (*S'asseyant.*) Je n'ai plus de jambes, fille, je vieillis.

M^{lle} BOURRAT. — Mon pauvre papa ! Et vous êtes revenu à pied de Valleyres?

M. BOURRAT. — Il faut bien, puisque nous nous sommes défaits de notre vieux César.

M^{lle} BOURRAT. — Il était vieux, mais il allait encore bien, je n'avais pas remarqué qu'il fût boiteux. Pourquoi l'a-t-on vendu?

M. BOURRAT. — C'est ta mère qui l'a voulu. Elle est très intelligente, ta mère.

M^{lle} BOURRAT. — Mais je croyais que vous alliez en acheter un autre aujourd'hui, papa?

M. BOURRAT. — Oh ! non ! plus tard seulement, au commencement de l'année. Ta mère ne te l'a pas expliqué?

M^{lle} BOURRAT. — Maman ne m'explique rien, je ne sais rien, elle ne me parle pas.

M. BOURRAT, *avec un mouvement vers sa fille*. — Ma pauvre... (*Il s'arrête court et regarde la porte. Pendant toute la scène, il est inquiet ainsi et se tourne fréquemment vers la porte.*) Vois-tu, fille, ta mère sait mieux que nous ce qu'il faut faire; elle sait toujours ce qu'il faut faire: il faut avoir de la patience. Ce sera bientôt fini.

M^{lle} BOURRAT. — Oui, ça, je le sais.

M. Bourrat se lève et se dirige vers la porte.

M^{lle} BOURRAT. — Vous vous en allez déjà, papa?

M. BOURRAT. — Je vais me changer.

M^{lle} BOURRAT. — Restez un peu. C'est la première fois que je vous vois seul depuis...

M. BOURRAT. — Est-ce vrai?

M^{lle} BOURRAT. — Oui, papa.

M. BOURRAT. — Les choses ne s'arrangent pas pour ça. Et puis, tu es toujours avec ta mère.

M^{lle} BOURRAT. — Elle me garde.

M. Bourrat, s'assied sur le bord d'une chaise, faisant toujours attention à la porte.

M^{lle} BOURRAT. — Papa, j'aimerais vous demander quelque chose?

M. BOURRAT. — Demande, fille; si je peux te répondre, je te répondrai.

M^{lle} BOURRAT, *bas*. — C'est que je n'ose pas.

M. BOURRAT. — Alors ! (*Un silence.*)

M^{lle} BOURRAT, *avec émotion*. — J'aimerais tant savoir, mais je n'ose pas...

M. BOURRAT, *ému*. — Voyons, fille.

M^{lle} BOURRAT, *pouvant à peine parler*. — Je voudrais savoir... si je... le verrai souvent.

M. BOURRAT. — Qui?

M^{lle} BOURRAT. — Le... le petit.

M. BOURRAT. — Ah ! (*Un silence.*)

M^{lle} BOURRAT. — Répondez-moi, papa.

M. BOURRAT, *nerveusement*. — Je ne sais pas, fille, je ne sais rien, moi, tu comprends,

rien de rien, c'est ta mère qui arrange tout, qui sait tout.

M^{lle} BOURRAT. — Mais vous savez aussi, elle vous l'a dit à vous.

M. BOURRAT, *avec hâte*. — Non, non, elle ne m'a rien dit, je ne sais rien.

M^{lle} BOURRAT, *allant à son père et presque à genoux devant lui*. — Papa, je vous en prie, dites-le-moi. Je ne peux pas vivre ainsi, je ne sais rien. Dites-moi que je le verrai souvent. J'aime tant les petits enfants. Et puis, ce sera le mien. J'y pense toute la journée, je ne pense qu'à cela. Il faut que je sache. Dites-moi.

M. BOURRAT, *très agité, se levant*. — Je t'en prie, fille, calme-toi, il ne faut pas que je reste, ici, avec toi. Je ne sais rien, je ne sais rien, et ta mère pourrait descendre. Elle n'aimerait pas que nous soyons là ensemble. Adieu, fille, adieu, prends patience. Cela ne durera pas. Tu seras heureuse plus tard. Adieu, fille. (*Il sort vivement par la porte du fond.*)

M^{lle} BOURRAT. — Je ne saurai rien. Pauvre papa, il m'aime malgré tout, lui, je le sens bien. Mais il a peur. Moi aussi, j'ai peur. Pourtant il faut que je sache. Il faut que j'aie du courage. (*Regardant la pendule.*) Quatre heures moins le quart ! (*Entre M^{me} Bourrat qui arrive par le corridor à droite.*) Je le lui demanderai avant que quatre heures sonnent.

M^{me} BOURRAT, *allant reprendre sa place*. — Tu n'as vu personne ?

M^{lle} BOURRAT. — Non, maman, sauf papa qui est rentré.

M^{me} BOURRAT. — Ah ! et il est resté longtemps ?

M^{lle} BOURRAT. — Il n'a fait que passer.

Un long silence.

M^{lle} BOURRAT, regardant la pendule, à elle-même. — Quatre heures moins dix, le temps me dure. Je vais jouer un peu de piano pour me donner du courage. (*Haut.*) Maman. (*Pas de réponse. Plus haut.*) Maman !

M^{me} BOURRAT, sans lever les yeux de son ouvrage. — Qu'y a-t-il encore ?

M^{lle} BOURRAT. — Est-ce que je puis jouer du piano, maman ?

M^{me} BOURRAT. — Oui, maintenant nous n'aurons personne cet après-midi.

M^{lle} BOURRAT, allant au piano, à elle-même. — Je jouerai pendant cinq minutes, et puis je le lui demanderai.

Elle joue un air de Martha. Elle a à peine joué quelques mesures que la porte de droite s'ouvre et l'on entend la voix de Louisa.

LOUISA. — Madame et Mademoiselle Bourrat de Vermand.

M^{me} Bourrat, en une seconde, est sur ses pieds, court à la porte, et, en passant, dit à sa fille, à mi-voix :

Ne bouge pas, reste au piano, le dos à la lumière, assise.

Entrent au salon M^{me} Bourrat de Vermand et Caroline.

M^{me} BOURRAT, embrassant avec effusion sa belle-sœur dans la porte même et barrant le passage à Caroline qui veut aller à sa cousine. — Bonjour, Marie. Bonjour, Caroline. (Regardant à terre.) Oh ! mais Caroline, je te prie de t'essuyer un peu mieux les pieds. On a fait le salon à fond aujourd'hui, et avec cette pluie, rien que de monter le perron, tu m'apportes de la saleté. Va jusqu'au paillason de l'entrée.

CAROLINE. — Je vous demande pardon, ma tante. (Elle sort, les dames passent au petit salon.)

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, à M^{lle} Bourrat. — Bonjour, petite.

M^{lle} BOURRAT, debout, mais sans se tourner. — Bonjour, ma tante.

M^{me} BOURRAT, intervenant et poussant sa belle-sœur. — Venez donc vous asseoir. (Elle la mène au premier plan, au centre. Bas à sa fille.) Va à ton métier, tout de suite. (M^{lle} Bourrat passe derrière et va s'asseoir à son métier, à gauche.)

M^{me} BOURRAT, allant à gauche, bas et vile — Tes bouts de laine ?

M^{lle} BOURRAT. — Comment, maman ? (Rentre Caroline, à droite.)

M^{me} BOURRAT. — Dépêche-toi, tes bouts de laine sur tes genoux, tous, vite. (Elle va s'asseoir au milieu avec sa belle-sœur. M^{lle} Bourrat commence à échantillonner des bouts de laine sur ses genoux.)

CAROLINE, arrivant, à sa cousine. — Bonjour, grande chérie. (Elle l'embrasse.)

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Mais, ma chère Clémence, on entre dans un tombeau ici, c'est affreux. Comment pouvez-vous vivre dans cette obscurité? Vos yeux ne vont-ils pas mieux?

M^{me} BOURRAT. — Hélas, non, je ne puis supporter la lumière.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — C'est affreux, que je vous plains ! Mais, on ne voit rien à vos yeux.

M^{me} BOURRAT. — Oui, c'est intérieur.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Votre cousin Maigret, m'a expliqué, en effet, ce que c'était, mais ça ne durera pas, paraît-il.

M^{me} BOURRAT. — Non, ça ne durera pas, le docteur me l'a promis. Mais c'est long, il faut de la patience.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Et votre chère fille, elle ne va pas non plus?

M^{me} BOURRAT. — Elle a des migraines terribles. Elle travaille trop, elle n'écoute rien. Elle va se rendre malade, sûrement, si elle continue.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Il faut absolument qu'elle sorte, qu'elle prenne des distractions.

M^{me} BOURRAT. — C'est ce que je ne cesse de lui dire. Mais, vous savez, elle a une tête ! Elle est obstinée.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Je n'aurais pas cru.

M^{me} BOURRAT. — Vous ne la connaissez pas, je ne puis en faire façon.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — C'est affreux, mais ça passera aussi.

M^{me} BOURRAT. — Je l'espère bien.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *élargissant le cercle, en reculant son fauteuil de façon à voir M^{lle} Bourrat à son métier.* — Nous ne restons ici qu'une minute. Nous étions venu voir si vous vouliez nous donner votre fille pour aller dire bonjour aux Lanterle, de Vezins. Il est déjà tard.

CAROLINE. — Oh ! oui, ma tante, il faut qu'elle vienne.

M^{me} BOURRAT. — C'est impossible, je le regrette beaucoup ; mais il est probable que le docteur Maigret passera ce soir. Il vient assez souvent pour les migraines de ma fille.

CAROLINE. — Oh ! que c'est dommage !

M^{me} BOURRAT, *à mi-voix à sa belle-sœur.* — Ces migraines m'inquiètent.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Quand j'en ai eu, j'ai pris une tisane que m'a faite la mère Pidoux, vous savez, la vieille paysanne de Vermand. C'est souverain. Il faudra que je lui demande la recette.

CAROLINE, *à sa cousine.* — Alors ça ne va pas, ma grande ?

M^{lle} BOURRAT, *sans réfléchir.* — Mais si, ça va très bien.

CAROLINE. — Pourtant, ces migraines ?

M^{lle} BOURRAT. — Ah oui ! j'oubliais, je ne faisais pas attention à ce que je disais. J'ai ces migraines ! (*Comme récitant une leçon.*) Elles sont terribles. Quand je les ai, je suis obligée de rester couchée dans l'obscurité. C'est le docteur Maigret

qui a ordonné ce traitement. Il paraît qu'on ne peut les soigner que par le repos et l'obscurité.

CAROLINE. — Ma pauvre, que je te plains !
(*Elle se lève et l'embrasse affectueusement. Toujours debout devant elle.*) C'est que ça ne se voit pas. Tu as très bonne mine.

M^{lle} BOURRAT, *gênée*. — En effet.

CAROLINE. — Pauvre rat ! Ce que tu dois t'ennuyer ! (*Un temps. Silence des deux dames au premier plan. Caroline passe affectueusement le bras autour de la taille de M^{lle} Bourrat et l'embrasse encore. Haul.*) Mais c'est que tu as engraisé. Tu es énorme, sais-tu bien ? (*M^{me} Bourrat tressaille. M^{lle} Bourrat, très gênée, se dégage de l'étreinte de sa cousine. Un silence consterné.*)

M^{lle} BOURRAT, *balbutiant*. — J'engraisse.. à la campagne...

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *la regardant*. — C'est vrai, elle est très forte.

M^{me} BOURRAT, *vivement*. — Parbleu, c'est une Bourrat. Vous ne pouvez pas la renier. Elle sera grasse comme tous les Bourrat. Tous les Bourrat sont gras. Votre mari doit peser au-dessus de deux cents livres.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Mais non, il ne pèse que cent quatre-vingts.

M^{me} BOURRAT. — Il est énorme. Et vous ne devez pas être loin de son poids.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *piquée*. — Énorme ! énorme !... Évidemment tout le monde, ne peut pas être chat maigre comme dans votre famille. Les Maigret n'ont que la peau et les os.

M^{me} BOURRAT. — J'aime mieux être maigre. C'est plus sain.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Plus sain ! je me porte aussi bien que vous, je pense. Et je n'ai pas mal aux yeux. (*Elle se relève.*) Il faut que nous partions. Voilà la nuit. Viens, Caroline. (*S'approchant de M^{lle} Bourrat.*) Ne travaille pas trop.

M^{lle} BOURRAT. — Au revoir, ma tante. (*Montrant les bouls de laine épars sur ses genoux.*) Vous m'excuserez de ne pas me lever.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Mais oui. Qu'est-ce que tu fais là ?

M^{lle} BOURRAT. — C'est pour un fauteuil. Ça représente un chien qui tient dans sa gueule le sac de voyage de son maître. Alors, j'ai besoin de beaucoup de laines différentes.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Je comprends, c'est ravissant. Mais ne travaille pas trop, tu vas te crever les yeux. Au revoir, petite.

CAROLINE. — Au revoir, chérie. (*Elle l'embrasse.*) Soigne-toi bien. Et tâche de n'être pas malade mardi prochain, comme les deux dernières fois que tu as dû venir à Vermand. Voilà plus d'un mois qu'on ne t'y a vue.

M^{lle} BOURRAT. — Oh non ! j'espère bien. Au revoir.

Sortent à droite les trois dames.

M^{lle} BOURRAT. — Ah ! j'ai eu peur ! Il m'a semblé que mon cœur cessait de battre. Maman aussi a eu peur. Elle est devenue pâle. (*Regardant la pendule.*) Cinq heures ! C'est l'heure où

maman va à la lingerie. J'ai un quart d'heure pour travailler pour le cher petit. (*Elle tire la petite brassière de sous sa robe et tricole.*) Et quand maman reviendra, je lui demanderai. (*Elle travaille avec fièvre et n'entend pas la porte du milieu au fond s'ouvrir doucement et Caroline s'approcher à pas de loup.*)

CAROLINE, haut, tout près de M^{lle} Bourrat.
— Coucou !

M^{lle} BOURRAT, saisie, laissant tomber son ouvrage. — Ah ! c'est toi ! (*Elle reste paralysée par l'émotion.*)

CAROLINE. — Oui, imagine-toi, que cet imbécile de Justin, qui est à moitié sourd, n'avait pas compris ce que maman lui avait dit, et avait dételé. Alors, le temps qu'il attelle, ta mère a emmené maman à l'office pour lui donner une recette de cuisine. Moi j'ai dit que j'attendais sur le perron, et je suis venue vers toi, en me cachant... Mais, comme tu étais absorbée ! Tu travaillais si fort que tu ne m'as pas entendu entrer ?

M^{lle} BOURRAT, incapable de bouger, mais jetant des coups d'œil à la dérobée à la petite brassière qui est tombée entre elle et Caroline. — En effet... en effet... je... je travaillais.

CAROLINE, suivant les regards de sa cousine. — Tu as laissé tomber ton ouvrage. (*Elle se baisse et le ramasse, puis l'étale.*) Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est que cela ? C'est incroyable. C'est de toutes les couleurs. Mais c'est que ça a l'air d'une petite brassière. Jamais je n'ai rien vu de si drôle ! Non, cette brassière ! (*Elle rit.*)

M^{lle} BOURRAT, *très émue*. — Je t'en prie, Caroline, rends-la moi.

■ CAROLINE. — Mais qu'as-tu? Tu es toute tremblante !

M^{lle} BOURRAT. — Oh ! si maman la voyait, ce serait affreux. Donne-la moi !

CAROLINE, *lui donnant la brassière*. — Mais voilà, ma pauvre. Elle est donc toujours bien terrible, ta mère?

M^{lle} BOURRAT, *qui n'a pas repris son sang-froid*. — Il ne faut pas qu'elle sache.

CAROLINE. — Mais quoi? Explique-moi au moins, à moi.

M^{lle} BOURRAT, *égarée*. — T'expliquer, à toi? Je ne peux pas, je ne peux pas, ne me demande rien. Je ne sais rien, d'abord, rien.

CAROLINE. — Mais, ma chérie, tu es malade. Je le vois bien. Te voilà à trembler parce que je t'ai trouvée en train de tricoter une brassière pour un bébé. Il n'y a pas de péché à cela. Tu travailles en cachette de ta mère pour un petit que tu connais? C'est tout naturel. Je ne te vendrai pas.

M^{lle} BOURRAT, *essoufflée*. — Oui, oui, c'est ça... Tu as deviné. C'est pour un petit... oui, pour le petit d'une paysanne près d'ici. Elle est très pauvre... et malheureuse... je la connais, et le petit naîtra en hiver. Alors, comme ça, j'ai pensé que pour ce pauvre petit qui viendra quand il fait froid, il faudrait lui faire une bonne brassière de laine.

CAROLINE. — Je te reconnais bien là. Tu es

toujours la même. Tu feras une fameuse mère de famille.

M^{lle} BOURRAT. — Oh oui, j'aimerai mes enfants !

CAROLINE. — Mais pourquoi ne l'as-tu pas faite toute blanche, ta brassière ? Ce serait plus joli. Il aura l'air d'un petit arlequin, ce bébé, là-dedans. C'est un peu ridicule.

M^{lle} BOURRAT, *triste d'abord, puis avec chaleur*. — Tu trouves ? Seulement, voilà, je n'ai pas d'argent à moi, tu sais, et je n'aurais pas pu acheter de la laine blanche à Valleyres. Et puis, maman l'aurait su. Alors, j'ai imaginé de prendre des bouts de laine dont je me sers pour ma tapisserie. Mais il a fallu que je fasse attention d'en prendre de toutes les couleurs ; sans ça, maman se serait vite aperçu qu'il manquait du blanc ou du bleu... Et ça m'a obligée aussi à attacher tous ces bouts de laines les uns aux autres ! Alors la brassière est pleine de nœuds. C'est difficile à faire et je ne puis travailler que quelques minutes par jour, quand maman a le dos tourné. Mais ça ne fait rien ; malgré qu'elle soit bariolée et pleine de nœuds, elle sera bien chaude. C'est l'important, tu comprends, parce que les tout petits, c'est délicat, mais ça ne voit pas clair. Il sera au chaud pour passer l'hiver. Il ne prendra pas froid, le petit.

CAROLINE. — Je comprends.

M^{lle} BOURRAT, *avec abandon*. — Il viendra à la fin de janvier, paraît-il, c'est un mauvais moment. Mais il sera bien soigné, je t'en réponds. D'abord, j'irai le voir très souvent, peut-être

tous les jours, en cachette de maman, bien entendu. Ce que je m'en vais le dorloter, le câliner, le petit chéri ! J'en serai folle, tu sais. Je ne puis plus attendre qu'il vienne. C'est si long, je compte les jours, ça n'en finit pas. Si c'est un garçon, il s'appellera Robert, j'aime beaucoup ce nom ; si c'est une fille, Angélique. Mais ce sera un garçon, j'en suis sûre, tout à fait sûre, un bel amour de garçon.

CAROLINE. — Comme tu m'amuses ! On dirait qu'il est à toi.

M^{lle} BOURRAT, *rappelée à la réalité et très inquiète*. — A moi... non, non, je n'ai rien dit, rien du tout. Tu te trompes. Qu'est-ce que tu supposes ?

CAROLINE. — Que tu es drôle aujourd'hui ! Tu t'excites comme ça pour rien. (*Se levant.*) Je me sauve ; sans ça, ta mère viendrait m'appeler. Au revoir, chérie, ne te fatigue pas, tu es énervée, tu m'inquiètes, il faut te reposer. Et cache bien ta petite brassière.

M^{lle} BOURRAT. — Sois tranquille. Adieu, Caroline, merci. (*Caroline sort par le fond.*)

M^{lle} BOURRAT, *renversée en arrière*. — Je n'en puis plus... J'ai cru un moment que j'allais tout dire. (*Elle reste accablée.*)

Entre M^{me} Bourrat par la droite. Elle va à la sonnette et sonne, puis se promène de long en large, absorbée. Entre Louisa.

M^{me} BOURRAT. — Allumez la lampe.

LOUISA. — Bien, madame. (*Elle allume une lampe qu'elle place sur la table près de la fenêtre.*)

L'éclairage est donné seulement par la lampe assez haute et forte, à abat-jour.)

M^{me} BOURRAT. — Il est inutile d'allumer dans le salon.

Sort Louisa. M^{lle} Bourrat lire son métier près de la lampe. M^{me} Bourrat s'assied de l'autre côté de la table. Un long silence.

M^{lle} BOURRAT, à elle-même. — Il faut que je sache. (*Un temps. Haut.*) Maman !

M^{me} BOURRAT. — Qu'y a-t-il encore ? Ne peux-tu travailler sans parler tout le temps ?

M^{lle} BOURRAT. — Maman, j'aimerais savoir...

M^{me} BOURRAT. — Tu ne sauras rien du tout.

M^{lle} BOURRAT, prenant son courage. — Il faut pourtant que je sache, je vous en prie, maman : est-ce que je pourrai voir souvent mon bébé plus tard ?

M^{me} BOURRAT. — Ah ça, tu es folle ! Voir ton...

M^{lle} BOURRAT. — Mais oui, maman.

M^{me} BOURRAT. — Tais-toi. Je ne comprends pas comment tu peux parler de cela. Tu n'as donc pas honte, tu es sans pudeur ?

M^{lle} BOURRAT. — Je vous promets que je ne vous demanderai rien d'autre, maman, jamais. Je vous en supplie... (*Elle commence à pleurer.*)

M^{me} BOURRAT. — Pas de scènes, n'est-ce pas, je n'en veux pas.

M^{lle} BOURRAT. — Maman, maman, je vous en prie, dites-moi. Je ne sais rien, je ne peux pas

vivre comme cela. J'en mourrai, je vous assure, j'en mourrai... Pourquoi ne voulez-vous pas me le dire? A toutes les minutes du jour je me demande ce que vous ferez de mon petit. Dites-moi, je vous en prie, si je pourrai le voir souvent.

M^{me} BOURRAT, *tranchante comme une lame de couteau*. — Après tout, j'aime mieux t'enlever tes illusions tout de suite. Mets-toi bien dans la tête que c'est la première et dernière fois que j'ouvre la bouche à ce sujet. Ne me demande pas d'autres détails, c'est inutile, tu n'en auras pas, et souviens-toi de ce que je te dis maintenant, tu ne verras jamais ton enfant, jamais !

M^{lle} BOURRAT, *poussant un cri sourd*. — Ah ! jamais... jamais !

M^{me} BOURRAT. — Imaginais-tu donc que j'allais te laisser jouer à la poupée avec cet enfant? Non vraiment, je me demande ce que tu as dans la tête. Ce que j'ai à faire pour sauver notre honneur est assez dangereux pour que je ne m'expose pas à des risques inutiles.

M^{lle} BOURRAT, *allérée*. — Jamais ! Jamais !

M^{me} BOURRAT. — C'est comme ça.

M^{me} BOURRAT. — C'est cruel, c'est affreux ! Oh ! ce petit !

M^{me} BOURRAT. — Ne t'en prends qu'à toi-même. Regarde où tu nous as menés, il est bien temps que tu paies un peu, toi aussi.

M^{lle} BOURRAT, *pleurant*. — Mais où sera-t-il? Qu'en ferez-vous du pauvre petit? Il n'est pas coupable, lui. Où le mettrez-vous? Il aura froid,

c'est l'hiver. Ah ! dites-moi au moins qui le soignera ?

M^{me} BOURRAT. — Non, je ne te le dirai pas. Tu sais maintenant tout ce que tu dois jamais savoir. Le reste ne te regarde pas. (*Elle passe au salon.*)

M^{lle} BOURRAT, pleurant et la suivant. — Ça ne me regarde pas ! Oh ! maman ! maman ! Comment pouvez-vous dire cela ? Mon enfant !...

M^{me} BOURRAT, avec colère et se montant peu à peu jusqu'à la fureur. — Ah ça, crois-tu donc que c'est pour mon plaisir que je fais tout cela ? Crois-tu donc que ça m'amuse, moi, d'être emprisonnée ici dans l'obscurité, de ne plus voir personne, de trembler comme aujourd'hui quand, par hasard, une visite nous arrive ? Crois-tu donc que c'est facile d'arriver à dissimuler une chose pareille ? Il s'en est fallu de rien que je ne puisse le cacher. Et comment gagnerons-nous la fin ? Réussirai-je jusqu'au bout ? Si je n'avais pas le docteur Maigret pour cousin, nous serions perdus ! Où serait la famille Bourrat ? obligée de fuir, de vivre dans la honte ! Nous ferions le sujet de toutes les conversations haineuses de Valleyres, la joie des journaux radicaux du département entier ; notre nom honorable serait traîné dans la boue, et tout ça parce que toi, misérable, tu... (*Elle bégaye de fureur*) tu... comme une bête... Ah ! tu as eu tort de m'y faire penser. Tant pis pour toi. Oui, tu aurais dû mourir de honte, et tu as le front de réclamer, de te plaindre. Ah, tais-toi, tais-toi. (*Elle marche sur sa fille terrifiée.*) Je ne puis plus

supporter de te voir, tu me fais horreur, et je suis obligée d'être là, à te garder toute la journée. J'en ai assez. A partir de demain, tu ne quitteras plus ta chambre. Tu m'entends? Je ne veux plus t'avoir près de moi. (*Se reculant et marchant dans le salon.*) Je pense que tu ne me questionneras plus, au moins. Tu as compris, maintenant! Tu m'as mise hors de moi, avec tes questions stupides. Non, voir ton enfant! (*Elle revient sur sa fille.*) L'enfant de Célestin! Parbleu, tu voudrais que je l'embrasse! Je l'étranglerais plutôt. Tais-toi, mais tais-toi donc! (*Elle recule de nouveau, arpente le salon, reprend haleine et se calme. Par moments, on entend.*) J'étouffais!... Il fallait que ça sortît... Ça va mieux!

Un long silence. M^{lle} Bourrat pleure silencieusement, renversée sur sa chaise. On frappe à la porte.

M^{me} BOURRAT, criant. — Attendez! (*Bas à sa fille.*) Essuie tes yeux. Travaille. (*Elle la pousse dans le petit salon. M^{me} Bourrat, allant à la porte.*) Qu'y a-t-il donc encore?

LOUISA. — C'est Julie qui a besoin de Madame.

M^{me} BOURRAT. — C'est insupportable. Je n'ai pas une minute de tranquille. J'y vais. (*Revenant à la porte du petit salon.*) Et toi, ne bouge pas d'ici et travaille. (*Elle sort à droite.*)

M^{lle} BOURRAT, la voix brisée pendant la fin de l'acte. — C'est fini... Jamais!... Jamais!...

Elle reste silencieuse, à réfléchir, longtemps. La porte de droite s'ouvre. Elle tressaille et se met à l'ouvrage, sans regarder qui vient.

M. BOURRAT, *entrant et regardant sa fille, à lui-même.* — Oh !

M^{lle} BOURRAT. — C'est vous, papa ?

M. BOURRAT. — Mais oui, fille. (*Il la regarde et se détourne pour ne pas s'attendrir. La regardant de nouveau.*) C'est long. Tu t'ennuies. Il faut avoir de la patience, fille.

M^{lle} BOURRAT. — Merci, papa.

M. BOURRAT, *combattant son émotion.* — Tu seras heureuse, plus tard, tu te marieras... (*Un long silence.*) Où est ta mère ?

M^{lle} BOURRAT. — Elle vient de sortir pour aller à la cuisine.

M. BOURRAT. — Tu... tu lui as parlé ?

M^{lle} BOURRAT. — Oui, papa, je sais maintenant.

M. BOURRAT, *ému.* — Ah !

Un silence.

M^{lle} BOURRAT. — Papa, je voudrais vous demander quelque chose.

M. BOURRAT. — Tu sais, petite, moi je ne sais rien, je ne peux rien te dire. C'est ta mère...

M^{lle} BOURRAT. — Je sais, papa, mais ce que je veux vous demander, vous pouvez me le dire.

M. BOURRAT. — Tu crois ?

M^{lle} BOURRAT. — Papa, on est malade quand on a un enfant ?

M. BOURRAT, hésitant. — Oh !...

M^{lle} BOURRAT. — Ne me le cachez pas, je le sais.

M. BOURRAT. — Oui, un peu... très peu.

M^{lle} BOURRAT. — Pourtant, quelquefois, n'est-ce pas, on... on meurt en accouchant ?

M. BOURRAT, agité. — Tu es folle, tu es folle ! Quelles idées te mets-tu en tête ?

M^{lle} BOURRAT. — Vous vous souvenez ? notre cousine Clémentine qui est morte quinze jours après avoir eu un bébé... Naturellement, je ne savais pas, moi, mais depuis j'ai réfléchi beaucoup. J'ai eu le temps, vous comprenez. Vous ne pouvez pas me dire un mensonge, je vous en prie. N'est-ce pas, cela arrive quelquefois qu'on meure en ayant un enfant ?

M. BOURRAT, très ému, se levant et regardant une ou deux fois du côté de la porte. — Ça arrive, ça arrive, mais c'est très rare, ma pauvre fille, il ne faut pas t'alarmer. Toi, tu es très robuste, très vigoureuse.

M^{lle} BOURRAT. — Clémentine aussi était très forte, mais elle a eu une fièvre et elle est morte.

M. BOURRAT, se rapprochant d'elle, très nerveux. — C'est un accident, tu comprends, tu seras très bien soignée. C'est Maigret qui t'accouchera. Je t'en prie, ma petite, ne te mets pas en tête des idées pareilles. Il ne faut pas avoir peur, je t'en supplie.

M^{lle} BOURRAT. — Je n'ai pas peur, papa.

M. BOURRAT, tout près d'elle. — Tu n'as pas peur ?

M^{lle} BOURRAT, l'attirant près d'elle. —
J'aimerais tant mourir, papa ! (Elle laisse tom-
ber la tête sur l'épaule de son père et sanglote. Il
pleure aussi.)

RIDEAU

ACTE IV

On est à la fin d'avril. Il fait beau temps et grand soleil. Il est trois heures et demie de l'après-midi.

Au lever du rideau, M^{me} Bourrat est assise à sa table de travail. Un instant plus tard, M. Bourrat entre par le grand salon gauche. Il s'assied dans un fauteuil. Un silence.

M. BOURRAT. — A quoi penses-tu, Clémence?

M^{me} BOURRAT. — Toujours à la même chose.

M. BOURRAT. — Tu n'as rien trouvé?

M^{me} BOURRAT. — Rien encore. J'ai récrit à ma cousine Lebret, mais naturellement, ce Des Aulnoys s'est marié, et il n'y a aucun autre parti à Magny.

M. BOURRAT. — Si c'était possible, j'aimerais bien que fille se mariât à Valleyres.

M^{me} BOURRAT. — Tu es toujours le même ! Ta fille se mariera où elle pourra. La chose la plus importante maintenant est qu'elle se marie. Tu n'as pas remarqué — naturellement, tu ne remarques rien — qu'elle recommence à être nerveuse, à ne pas manger, comme l'an dernier

à pareille époque. Maigret est positif sur ce point. Il faut la marier.

M. BOURRAT. — C'est bien difficile, malheureusement.

M^{me} BOURRAT. — Difficile, difficile, tu n'as que ce mot-là à la bouche. Parbleu, qu'est-ce qui est facile, je te le demande? Mais quand on n'est pas un imbécile, on arrange les choses tout de même. Je vous ai bien tirés de l'histoire de cet hiver. Était-ce facile, cela? Personne n'en a rien su. Célestin est au diable dans son pays. Le petit est mort le mois dernier, de dysenterie, paraît-il. C'est une terrible maladie pour les petits enfants. Victoire est malade depuis cet hiver et ne s'en relèvera pas.

M. BOURRAT. — Pauvre Victoire, elle nous a été bien dévouée.

M^{me} BOURRAT. — Il faut trouver un mari pour ta fille. Je suis obligée de la surveiller toute la journée et, pendant ce temps-là, qui s'occupe de la maison? Le ménage va à vau-l'eau. Les domestiques dépensent de l'argent comme si ça ne coûtait rien. Ah! j'en ai assez de cette vie. (*Un silence.*) Ta belle-sœur et Caroline viennent passer l'après-midi et restent dîner. Est-ce que tu attends encore M. Allemand aujourd'hui?

M. BOURRAT. — Oui, ma bonne, je crois.

M^{me} BOURRAT. — Eh bien, tâche de l'expédier un peu vite. Il commence à m'ennuyer, M. Allemand, il est toujours fourré ici maintenant.

M. BOURRAT. — Mais, ma bonne, c'est toi qui as voulu qu'il fasse notre arbre généalogique?

M^{me} BOURRAT. — Sans doute, mais il traîne inutilement. Depuis six semaines, il vient presque tous les jours.

M. BOURRAT. — Il y a beaucoup de documents, et puis M. Allemand est un savant, Charles me l'a dit.

M^{me} BOURRAT. — Un savant ! Peuh ! S'il était un savant, il aurait trouvé pour ta famille des actes plus anciens que ceux qu'il a. Il ne peut pas remonter au delà de 1580 pour les Bourrat. Ça fait pitié ! Il a bien su dénicher pour M^{me} Duret un acte de 1568. Ah ! si c'était moi qui travaillais, ça ne traînerait pas.

M. BOURRAT. — Mais, ma bonne, s'il ne trouve pas des actes plus anciens, il ne peut pourtant pas en inventer.

M^{me} BOURRAT. — Les actes existent. S'il cherchait, il les trouverait. (*Elle passe dans le grand salon où M. Bourrat la suit.*) Mais il ne cherche pas, voilà la vérité, parce qu'il sait que cela ennuerait M^{me} Duret, si on montrait des actes prouvant que les Bourrat sont à Valleyres depuis plus longtemps que les Duret. Et comme M. Allemand passe les soirées du mercredi chez M^{me} Duret, et qu'il sait où sa crèche est bien garnie, il n'y a pas de danger qu'il aille indisposer M^{me} Duret contre lui. Tiens, il faut tout t'expliquer, comme à un enfant, tu ne comprends rien.

Entre M^{lle} Bourrat par la droite. Elle porte une robe claire de mousseline, un peu raide. Elle a un gros nœud de velours noir dans les cheveux.

M. BOURRAT. — Que te voilà belle, fille !

M^{lle} BOURRAT. — J'ai mis une robe nouvelle. Tante Marie et Caroline viennent dîner.

M^{me} BOURRAT, très sèche. — Viens que je t'examine. (M^{lle} Bourrat va près d'elle.) Ça ne va pas mal. (Tapotant l'étoffe.) Un peu trop d'ampleur sur les hanches. J'avais pourtant recommandé à la couturière. Tu as déjà les hanches assez fortes comme cela... (Regardant la coiffure.) Ah ça ! qu'est-ce que c'est que ce gros nœud noir dans les cheveux ?

M^{lle} BOURRAT, gênée. — Je le porte toujours, maman.

M^{me} BOURRAT. — Je ne te l'ai jamais vu.

M^{lle} BOURRAT. — C'est parce que vous ne m'avez pas regardée, mais je le porte tous les jours, maman.

M^{me} BOURRAT. — Ce n'est pas une raison pour le mettre aujourd'hui avec une robe claire. Enlève-le.

M^{lle} BOURRAT, émue. — Maman, je vous en prie, permettez-moi de le garder.

M^{me} BOURRAT. — Ah ça ! pas d'histoires pour une niaiserie. Enlève-le-moi ce nœud.

M^{lle} BOURRAT. — Pourtant...

M^{me} BOURRAT. — Allons, et donne-le-moi. (Elle prend le nœud et sort par le jardin).

A peine est-elle sortie, M^{lle} Bourrat éclate en sanglots.

M. BOURRAT, étonné, venant à elle. — Eh bien, fille, qu'as-tu ?

M^{lle} BOURRAT, *au milieu de ses larmes.* — J'ai de la peine, papa.

M. BOURRAT. — Mais pourquoi? je ne comprends pas.

M^{lle} BOURRAT, *pleurant.* — A cause du ruban que maman m'a pris.

M. BOURRAT. — Mais c'est absurde, fille, c'est absurde, il faut être raisonnable. Tu en mettras un autre.

M^{lle} BOURRAT. — Ce ne serait pas la même chose, papa.

M. BOURRAT. — Mais pourquoi? pourquoi?
(*Il s'arrange de façon à ne pas perdre de vue la porte-fenêtre.*)

M^{lle} BOURRAT, *faisant effort pour reprendre son sang-froid.* — Voilà, papa, voilà... Ce nœud de velours noir... je le portais... pour... pour le deuil de mon petit, qui est mort, le mois dernier.

M. BOURRAT, *ému.* — Ah! je comprends.

M^{lle} BOURRAT. — Oui, ça me faisait tellement de peine de ne pouvoir me mettre en deuil pour mon petit, qui est mort parce qu'on l'a enlevé à sa maman, bien sûr. Il me semblait qu'il m'en voudrait là-haut. Alors, j'ai pensé que je porterais ce ruban noir en souvenir de lui, toujours, que je ne le quitterais jamais. (*Elle pleure.*)

M. BOURRAT, *très ému.* — Ma pauvre fille, ma pauvre fille...

M^{lle} BOURRAT. — Écoutez, papa, le bon Dieu, qui sait tout, me pardonnera de ne pas porter le deuil de mon enfant, n'est-ce pas? Il lui expliquera que je n'ai pas même pu garder ce

nœud noir en souvenir de lui. (*Elle pleure.*)
N'est-ce pas, papa?

M. BOURRAT, *ayant peine à retenir ses larmes.* — Mais oui, fille, pour sûr.

M^{lle} BOURRAT. — Il en aura fait un petit ange, de cet innocent. Pauvre chéri! Dire que je ne l'ai jamais vu! On m'avait endormie, papa. Il est venu pendant que je dormais. Je n'ai rien su de lui, je n'ai pas su si c'était un garçon ou une fille, s'il était beau, où on l'a emmené, si on l'a baptisé au moins? Pauvre petit, ça vaut mieux pour lui, mais que ça me fait de la peine! (*Elle pleure.*)

M. BOURRAT, *très ému.* — Ma pauvre fille, ne pleure plus! Il ne faut plus y penser, vois-tu, c'est trop pénible, c'est fini. (*La caressant.*) Là, c'est fini, n'est-ce pas? Il faut oublier. Tu te marieras, tu seras heureuse, aie encore un peu de patience.

M^{lle} BOURRAT. — Oh! oui, j'aimerais me marier, quitter Prévoux, je ne puis plus vivre ici, papa.

M. BOURRAT. — Tu te marieras, va. Mais c'est difficile, tu comprends. Ta mère s'occupe de toi.

M^{lle} BOURRAT. — Oh! je prendrai n'importe qui, pourvu que je m'en aille, pourvu, surtout, que je puisse avoir des petits enfants à moi, que je nourrisse de mon lait, que je berce dans mes bras, des petits enfants que je garderai près de moi, loin de Prévoux.

M. BOURRAT. — Ça viendra, fille, ça viendra. Aie encore un peu de patience. (*La parle de*

droite s'ouvre. M. Bourrat saute sur ses pieds, inquiet.)

LOUISA, *entrant.* — C'est M. le curé. Madame n'est pas là?

M^{lle} BOURRAT. — Maman est allée jusqu'au potager.

M. BOURRAT, *allant à la porte-fenêtre.* — Pourquoi le curé monte-t-il à Prévoux? On ne le voit ici que deux fois par an! (*A sa fille.*) Essuie-toi bien les yeux, petite. Je vais chercher ta mère.

M. Bourrat sort par la porte-fenêtre. Un instant après entre par la droite M. le curé. C'est un homme de cinquante ans, cheveux blancs, d'apparence bonhomme.

LE CURÉ. — Bonjour, ma chère enfant. Comment allez-vous maintenant? Voilà quinze jours que je ne vous ai vue.

M^{lle} BOURRAT. — C'est toujours la même chose, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Il faut avoir confiance en Dieu, ma chère enfant. Votre vie peut changer au moment où vous vous y attendez le moins, d'un jour à l'autre, plus tôt que vous ne le pensez. Il faut prier Dieu, mon enfant.

M^{lle} BOURRAT. — Oh! oui, monsieur le curé, je le prie bien souvent.

LE CURÉ, *lui tapotant la joue.* — Je sais, je sais, nous pouvons compter sur vous.

Entre vivement M^{me} Bourrat par la droite.

M^{me} BOURRAT, *essoufflée*. — On m'a dit que vous étiez là, monsieur le curé, et j'accours.

LE CURÉ. — Votre chère fille me tenait compagnie.

M^{me} BOURRAT, *à sa fille*. — Tu peux te retirer, mon enfant. (M^{lle} Bourrat salue le curé et sort à gauche.)

LE CURÉ. — Je n'avais pas eu le plaisir de la voir depuis qu'elle a fait ses Pâques. (*Léger mouvement de recul de M^{me} Bourrat.*) Elle va mieux, beaucoup mieux, elle a eu une si triste année, la pauvre demoiselle.

M^{me} BOURRAT, *avec un peu de gêne*. — En effet.

LE CURÉ. — Et qu'allez-vous en faire maintenant, chère madame?

M^{me} BOURRAT. — Mais, monsieur le curé, je ne sais.

LE CURÉ. — Ne songez-vous pas à la marier? La femme chrétienne doit fonder un foyer.

M^{me} BOURRAT. — En effet, ma fille se mariera, ce n'est pas difficile pour elle.

LE CURÉ. — Hélas, chère madame, il est très difficile de se marier, et de trouver des maris qui satisfassent aux légitimes exigences d'une mère vraiment chrétienne.

M^{me} BOURRAT. — Sans doute, sans doute.

LE CURÉ. — Regardez à Valleyres. J'ai dans mes ouailles vingt-trois jeunes filles de la meilleure société à marier, dont plusieurs ont passé vingt-cinq ans. Mais de jeunes gens, je n'en ai point.

M^{me} BOURRAT. — Cela est bien vrai, mon-

sieur le curé. Il n'y a plus de jeunes gens à Valleyres.

LE CURÉ. — Il y a là de quoi inquiéter une mère de famille prévoyante comme vous l'êtes. Je m'intéresse beaucoup à votre fille, chère madame. C'est une jeune personne si bonne, si douce, si modeste, d'une foi excellente, je suis sûr qu'elle ferait une mère de famille parfaite.

M^{me} BOURRAT. — Voyons, monsieur le curé, je n'aime pas à tourner autour du pot, comme on dit. Je vais droit à la question. Auriez-vous un parti pour elle?

LE CURÉ. — Mon Dieu, chère madame, un parti, un parti n'est pas le mot, mais j'ai un mari à vous proposer.

M^{me} BOURRAT. — Je vous écoute, monsieur le curé,

LE CURÉ. — Ah ! je sais ce que vous allez me dire. Le jeune homme auquel je pense n'a pas un nom qui puisse s'égaliser à celui des Bourrat. Il n'a pas non plus de fortune ; il n'a qu'une modeste, une très modeste aisance ; il n'est plus de la première jeunesse, il a trente-cinq ans, je sais tout cela, mais enfin, c'est un mari possible pour votre fille.

M^{me} BOURRAT. — Nommez-le, si vous y êtes autorisé, toutefois.

LE CURÉ. — Mon protégé ignore ma démarche, mais je suis sûr de son assentiment.

M^{me} BOURRAT. — Vous piquez ma curiosité, monsieur le curé. Parlez.

LE CURÉ. — Vous allez vous récrier. Votre

premier mot sera non, je le sais. Mais vous réfléchirez, vous réfléchirez...

M^{me} BOURRAT. — Eh bien !

LE CURÉ. — Vous connaissez mon protégé.

M^{me} BOURRAT. — Je le connais, moi ? Je ne crois pas.

LE CURÉ. — Si, madame, vous le connaissez, c'est M. Nicolas Allemand.

M^{me} BOURRAT. — Un professeur de piano épouser ma fille ! Jamais, vous entendez, jamais. Je ne sais à quoi vous pensez, monsieur le curé, mais il ne peut en être question.

LE CURÉ. — Mon Dieu, madame, je conçois vos sentiments. Mais permettez-moi de vous dire deux ou trois choses qui seront peut-être de quelque poids auprès de vous. M. Allemand est un homme de principes sûrs. Il y a là pour le bonheur de votre fille une garantie précieuse et rare, hélas ! de nos jours. Enfin, M. Allemand a quelques rentes. Oh ! peu de chose, à peu près dix-sept cents francs. C'est peu, direz-vous, mais enfin c'est solide. M. Allemand ne sera jamais dans le besoin. Il est professeur de piano, c'est vrai. Il ne le sera plus longtemps. Vous savez que M. Maillefer, le bibliothécaire de Valleyres, est mourant ?

M^{me} BOURRAT. — Il est mourant depuis des années.

LE CURÉ. — J'ai malheureusement les plus mauvaises nouvelles à vous donner de lui. Je l'ai administré la nuit dernière, le pauvre homme. Il est certain que M. Allemand, qui est un savant, le remplacera. La place est de quinze cents francs.

M. Allemand n'aura plus besoin de donner des leçons de piano. Il aura une position honorable et ne sera pas en peine de se marier à Valleyres.

M^{me} BOURRAT. — Ce ne sera pas avec ma fille, en tout cas.

LE CURÉ. — Je m'intéresse beaucoup au bonheur de mademoiselle Bourrat. Je vous l'avoue, je n'aimerais pas à la voir rester vieille fille comme tant d'autres à Valleyres. Elle a un cœur si bon, si aimant... Il y a des femmes qui sont faites pour vivre seules, mais je crois que la vocation de mademoiselle Bourrat est de se marier et d'être mère de famille. C'est à cela que manifestement la destine Dieu qui nous dirige. Il ne faut pas contrarier les vues de la Providence... Il y a encore une autre raison, chère madame, M. Allemand a eu le privilège de donner des leçons de piano à votre chère fille depuis qu'elle est revenue du couvent. Il s'est attaché à elle.

M^{me} BOURRAT. — Je vous avoue, monsieur le curé, que tout cela m'intéresse fort peu.

LE CURÉ, très bonhomme, continuant. — C'est vous dire, chère madame, avec quelles alarmes il a vu, l'été dernier, la santé de votre chère fille s'altérer. (*M^{me} Bourrat ne peut réprimer un mouvement et son attitude change. Elle écoute avec un intérêt intense le curé qui n'a pas l'air de se rendre compte de l'importance des choses qu'il dit.*) Jusqu'en décembre, M. Allemand a donné des leçons de piano à mademoiselle Bourrat. Puis, lorsqu'il n'a pu monter à Prévoux, combien de fois ne s'est-il pas informé auprès de moi de la santé de votre fille ! J'ai été surpris des facultés vraiment

extraordinaires que réveille l'amour. C'est là un domaine défendu pour nous, des terres inconnues. Vous vous souvenez de M^{me} de Sévigné, écrivant à sa fille souffrante : « J'ai mal à votre poitrine. » Ainsi M. Allemand a souffert les souffrances mêmes de votre chère fille ; il a vécu ces jours pénibles avec vous.

M^{me} BOURRAT, *se levant et marchant dans le salon, à elle-même.* — Ah ! je comprends, je comprends.

LE CURÉ, *se levant.* — Je laisse cela à votre bon cœur, chère madame. M. Allemand doit monter ici cet après-midi. Vous aurez le temps de réfléchir et de vous décider. Rappelez-moi au souvenir de M. Bourrat, je vous prie. (*Il va pour sortir. Revenant sur ses pas.*) Ah ! j'allais oublier un détail, oh ! sans grande importance, mais enfin qu'il faut que vous sachiez. Je ne le dis qu'à vous seule. M. Allemand est enfant naturel.

M^{me} BOURRAT. — C'est complet.

LE CURÉ. — Mais je sais que son père était un homme fort respectable, qui a surveillé de loin l'éducation de son enfant et lui a laissé une certaine somme en mourant. M. Allemand a été élevé par des prêtres à Lyon. Au revoir, madame.

M^{me} BOURRAT. — Au revoir, monsieur le curé. (*Le curé sort à droite.*)

M^{me} Bourrat *marche trois ou quatre fois en silence à travers le salon. On voit passer M. Bourrat dans le jardin. Elle l'aperçoit, ouvre la porte-fenêtre et appelle d'une voix impérieuse.*

M^{me} BOURRAT. — Ferdinand.

M. BOURRAT, arrivant. — Voilà, ma bonne. Qu'y a-t-il? Pourquoi le curé est-il venu?

M^{me} BOURRAT, passant dans le petit salon et fermant la porte. — Je suis d'une colère ! Non, c'est inimaginable. Une affaire si bien arrangée, si secrète. Tout s'écroule. Comment est-ce possible? Mais il sait, il n'en faut pas douter, il sait.

M. BOURRAT. — Quoi, ma bonne, quoi? Tu es toute agitée.

M^{me} BOURRAT. — Ce n'est pas sans raison. Sais-tu ce que le curé est venu faire ici? Il est venu m'apprendre que M. Allemand savait ce qui s'était passé ici cet hiver.

M. BOURRAT. — M. Allemand?

M^{me} BOURRAT. — Oui, M. Allemand. Comment a-t-il fait? Je n'en sais rien. Ah ! c'est vrai, ta fille a eu une fois un malaise devant lui, je me souviens, le jour où j'ai appris moi-même... Et puis, j'ai eu peut-être tort de le laisser venir ici jusqu'en décembre. Il aura peut-être deviné... Je ne me méfiais pas de lui. Il avait toujours les yeux baissés. J'aurais dû me souvenir qu'il n'y a que les gens qui tiennent les yeux baissés qui voient clair.

M. BOURRAT, après un silence. — Alors?

M^{me} BOURRAT, impatiente. — Alors il y a, que nous sommes à la merci de M. Allemand.

M. BOURRAT. — A la merci de M. Allemand. (*Un temps.*) Ah ! oui, je comprends.

M^{me} BOURRAT. — C'est le moment ! Et M. Allemand n'a pas perdu son temps. Il demande la main de ta fille.

M. BOURRAT. — La main de ma fille !

M^{me} BOURRAT, *en colère*. — La main de ta fille ! Ne répète pas tout le temps mes paroles, tu m'agaces. Parbleu, ce n'est pas la mienne. (M. Bourrat reste penaud sans parler.)

M^{me} BOURRAT. — C'est tout ce que tu trouves ?

M. BOURRAT. — Je ne sais pas, moi. Et toi, qu'en penses-tu ?

M^{me} BOURRAT. — Naturellement, tout retombe sur moi.

M. BOURRAT. — Tu es si intelligente. (Il réfléchit.) C'est ennuyeux qu'il donne des leçons de piano, parce que pour nos parents...

M^{me} BOURRAT, *l'interrompant*. — Il n'en donnera plus. Il succède à M. Maillefer qui ne passera pas la journée.

M. BOURRAT. — Ah ! M. Maillefer ne passera pas la journée. C'est très bien, ça, très bien.

M^{me} BOURRAT. — Tu as presque l'air content. Non, tu es extraordinaire !

M. BOURRAT. — Mon Dieu, Clémence, j'aimerais mieux que fille se mariât à Valleyres qu'ailleurs.

M^{me} BOURRAT. — Belle raison !

LOUISA, *entrant*. — M. Allemand !

M^{me} BOURRAT. — Faites attendre au salon. (Sort Louisa.) J'ai une grande envie de mettre cette canaille à la porte de Prévoux.

M. BOURRAT. — Fais attention.

M^{me} BOURRAT. — Laisse-moi seule avec lui. (M. Bourrat reste dans le petit salon à gauche, M^{me} Bourrat ouvre la porte à droite.) Bonjour, monsieur Allemand.

M. ALLEMAND, *les yeux baissés*. — Madame, j'ai l'honneur de vous saluer. (*Il tient à la main quelques papiers qu'il pose sur la table du salon. M^{me} Bourrat ne répond que par une brève inclination de tête à son salut. Un silence, puis il reprend.*) J'ai une triste nouvelle à vous annoncer, madame. M. Maillefer, le bibliothécaire, est mort cet après-midi à deux heures. C'est une grande perte pour Valleyres. (*M^{me} Bourrat ne répond pas. Un silence. M. Allemand poursuit.*) D'autre part, j'ai eu la bonne fortune, car je considère cela comme une véritable bonne fortune, de mettre la main sur un acte très ancien au nom des Bourrat. (*Il attend un instant. M^{me} Bourrat ne bronche pas. Il continue.*) L'acte est de 1510.

M^{me} BOURRAT, *malgré elle*. — De 1510 !

M. ALLEMAND. — Je n'ai pas besoin de vous rappeler que l'acte le plus ancien au nom des Duret est de 1568 et qu'ainsi les Bourrat les battent de cinquante-huit ans.

M^{me} BOURRAT, *marchant à travers le salon un instant, puis venant à M. Allemand*. — J'ai eu la visite aujourd'hui de M. le curé.

M. ALLEMAND. — C'est un saint homme.

M^{me} BOURRAT. — Je ne sais pas biaiser. Il m'a parlé de vous. (*Avec de la colère dans la voix.*) Mais j'aimerais vous entendre répéter vous-même ce qu'il m'a dit. (*Elle s'assied à la table et fixe des yeux M. Allemand.*) Je vous écoute, monsieur Allemand.

M. ALLEMAND, *gêné, lousse*, — *un temps*. — Je ne sais pas ce que M. le curé a dit, mais j'approuve à l'avance chacune de ses paroles.

M^{me} BOURRAT. — Pas d'échappatoire. Parlez, monsieur Allemand, parlez vous-même.

M. ALLEMAND, avec embarras. — M. le curé vous aura dit le grand respect que j'ai pour votre famille, madame, la plus ancienne de Valleyres. Et vous avez compris quelles ont été, l'hiver dernier, mes angoisses, mes craintes. (*Un temps assez long. Il tient les yeux baissés, M^{me} Bourrat le regarde fixement.*) Il vous aura dit aussi ma joie à voir le rétablissement si heureux de mademoiselle votre fille, et mon vif désir, à l'avenir, d'assurer le bonheur de mademoiselle Bourrat.

M^{me} BOURRAT, se levant. — Je vous entends. (*Elle marche de long en large dans le salon, puis elle revient à M. Allemand.*) Monsieur Allemand, vous êtes un homme intelligent, par conséquent je n'ai pas besoin de vous dire que je rêvais pour ma fille un autre mari que vous. J'ai même éprouvé, lorsque j'ai entendu le curé me parler de vous, un sentiment de répulsion... Mais je suis intelligente aussi, monsieur Allemand, et lorsqu'une chose est nécessaire, quelque désagréable qu'elle soit, je l'accepte. Je vous accorde donc la main de ma fille.

M. Bourrat qui a écouté à la porte sort du petit salon par le corridor.

M. ALLEMAND. — Madame, je ne sais comment vous remercier.

M^{me} BOURRAT, avec colère. — Ne me remerciez pas, monsieur Allemand, ne me remerciez pas.

M^{lle} Bourrat entre par le jardin.

M. ALLEMAND, *saluant*. — Mademoiselle !

M^{me} BOURRAT. — Entrez au petit salon, monsieur Allemand, j'ai à parler à ma fille. Vous y trouverez les documents que mon mari a préparés. (*M. Allemand s'incline et sort à gauche.*)

M^{me} BOURRAT. — M. Allemand veut t'épouser !

M^{lle} BOURRAT. — M. Allemand !

M^{me} BOURRAT. — Il va sans dire qu'en d'autres circonstances j'aurais claqué la porte au nez de cet insolent personnage. Mais il se trouve que M. Allemand est au courant de ce qui s'est passé ici l'hiver dernier..

M^{lle} BOURRAT. — M. Allemand sait...

M^{me} BOURRAT. — Oui, M. Allemand sait, comme tu dis. Alors, j'ai été obligée d'accepter. Ce mariage, il est inutile de le dire, ne me satisfait pas. Je l'accepte, parce que je ne puis faire autrement. Ce qui arrive aujourd'hui est la suite de ta faute. (*Un temps.*) Il est entendu que M. Allemand ne donnera plus de leçons de piano. Il va remplacer M. Maillefer à la bibliothèque de Valleyres. (*Réfléchissant.*) Ah ! il faut que je voie ton père avant qu'il parle affaires à M. Allemand. Sais-tu où il est ?

M^{lle} BOURRAT. — Je ne sais pas maman.

M^{me} BOURRAT. — Je vais le chercher, reste ici. (*Elle sort à droite.*)

M^{lle} BOURRAT. — M. Allemand, m'épouser ! Et il saurait tout ! Ce n'est pas possible ; il serait trop bon. Maman se trompe.

Entre discrètement M. Allemand par la gauche.

M. ALLEMAND. — Ah ! vous êtes seule, mademoiselle. J'avais oublié quelques papiers sur la table. (*Il s'avance et prend le rouleau de papier sur la table. M^{lle} Bourrat, très gênée et baissant les yeux, s'écarte un peu.*)

M. ALLEMAND. — Madame votre mère vous a parlé ?

M^{lle} BOURRAT, même jeu. — Oui, monsieur.

M. ALLEMAND. — Serais-je assez heureux pour vous voir consentir ?...

M^{lle} BOURRAT, même jeu. — C'est donc vrai, vous voulez bien m'épouser ?

M. ALLEMAND. — C'est mon plus cher désir.

M^{lle} BOURRAT, avec beaucoup d'embarras. — Et pourtant vous savez tout ?

M. ALLEMAND. — Je ne sais rien, mademoiselle, je ne sais rien.

M^{lle} BOURRAT, même jeu. — Mais maman disait...

M. ALLEMAND. — Madame votre mère fait erreur. Je sais seulement que vous avez été souffrante et que, grâce à Dieu, vous êtes aujourd'hui tout à fait rétablie.

M^{lle} BOURRAT, même jeu. — Ah ! (*Un temps puis, levant les yeux enfin et avec élan.*) Vous êtes très bon, monsieur Allemand,

M. ALLEMAND. — Alors vous consentez à quitter vos parents et cette belle maison de Pré-voux ?

M^{lle} BOURRAT, avec chaleur. — Oh ! oui, monsieur.

M. ALLEMAND, lui prenant la main. — Je suis le plus heureux des hommes.

M^{me} BOURRAT, entrant vivement par la droite. — Je ne puis mettre la main sur ton père. Il n'est jamais là quand on a besoin de lui. (*Apercevant M. Allemand.*) Ah ! c'est comme ça que vous travaillez ?

M. ALLEMAND. — J'avais oublié quelques papiers sur la table ici.

M^{me} BOURRAT. — Inutile de chercher des prétextes avec moi. Dites donc, venez un peu ici, monsieur Allemand. (*Elle le lire dans le salon à gauche.*) Vous avez trente-cinq ans ?

M. ALLEMAND. — Oui, madame.

M^{me} BOURRAT. — Vous êtes né en... 1860, à Lyon, n'est-ce pas ? Vous n'avez parlé à personne ici de votre naissance ?

M. ALLEMAND. — A personne, sauf à M. le curé, bien entendu.

M^{me} BOURRAT. — Bien. N'est-ce pas en 1859 qu'il y a eu à Lyon une grande exposition rétrospective de soieries qui a été inaugurée par l'Empereur, l'Impératrice, le prince Napoléon, et toute la cour ?

M. ALLEMAND. — Je ne sais pas, madame.

M^{me} BOURRAT. — Oui, c'est bien en 1859, j'y étais avec mes parents. C'est très bien.

LOUISA, entrant à droite. — Ces dames de Vermand.

Entrent M^{me} Bourrat de Vermand et Caroline au grand salon où passent M^{me} Bourrat et M. Allemand.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Bonjour, Clémence.

CAROLINE, embrassant sa cousine. — Bonjour, chérie.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ah ! M. Allemand. (*Elle le salue.*)

M^{me} BOURRAT. — Marie, j'ai le plaisir de vous présenter mon futur gendre.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Que dites-vous, Clémence?... M. Allemand ! (*Elle a peine à reprendre sa respiration.*) Monsieur... Tous mes compliments ! Je ne soupçonnais pas, en vérité... Ah ! quelle journée !

M^{me} BOURRAT. — M. Allemand nous fait le plaisir de dîner ce soir avec nous.

CAROLINE, à M^{lle} Bourrat, à gauche. — Que je suis contente, chérie, que je suis contente ! C'est vrai ?

M^{lle} BOURRAT. — Mais oui, c'est vrai.

M. ALLEMAND, s'inclinant. — Mademoiselle...

M^{me} BOURRAT, entraînant sa belle-sœur au petit salon en lui montrant un siège (1). — Asseyez-vous Marie.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, encore toute émue. — Est-ce possible, Clémence ?

CAROLINE, au salon, tendant la main à M. Allemand. — Je suis très contente, monsieur.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — M. Allemand, votre gendre ?

M. ALLEMAND. — Mademoiselle !

1. Jusqu'à la fin de l'acte la conversation se poursuit en même temps dans le grand et le petit salon.

M^{me} BOURRAT. — Vous m'en voyez très heureuse. Il y a longtemps que j'y avais pensé, mais imaginez-vous que c'est tout un roman.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Un roman !

CAROLINE, *au salon*. — Ah ! ma chérie...

M^{me} BOURRAT. — Mais oui, M. Allemand n'est pas ce que nous pensions.

CAROLINE, *continuant*. — C'est merveilleux.

M^{me} BOURRAT, *continuant*. — Il a des rentes.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *stupéfaite*. — Des rentes ?

M^{me} BOURRAT. — Oui, ma bonne, des rentes.

CAROLINE. — Et vous habitez Valleyres ?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Je n'en reviens pas ! Mais les leçons de piano ?

M. ALLEMAND. — J'ai en vue un appartement.

M^{me} BOURRAT. — Ah ! voilà où le roman commence. Pour pénétrer dans le monde de Valleyres, et pour connaître les jeunes filles, M. Allemand eut l'idée d'utiliser ses talents pour la musique et de donner des leçons de piano.

M. ALLEMAND. — Oui, près de la maison de madame votre tante.

M^{me} BOURRAT. — Maintenant qu'il a fixé son choix, il renonce, cela va sans dire, à des leçons inutiles.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ah ! que c'est romanesque ! Que me dites-vous là, ma chère ?

CAROLINE. — Quand se fera le mariage?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Qui est-il?

M^{lle} BOURRAT. — Maman a dit, très prochainement.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Où habitent ses parents?

CAROLINE. — Je serai demoiselle d'honneur?

M^{me} BOURRAT. — M. Allemand n'a plus ses parents. Il y a un mystère sur sa naissance. C'est un secret.

CAROLINE. — J'adore les mariages à la campagne.

M^{me} BOURRAT. — Mais vous êtes de la famille, je puis vous le dire, M. Allemand est enfant naturel.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ce n'est pas possible?

M^{me} BOURRAT. — Il y a eu de sérieuses raisons...

CAROLINE. — S'il fait beau, nous irons à pied à l'église.

M^{me} BOURRAT. — Des raisons d'État qui ont empêché son père de le reconnaître. M. Allemand est né à Lyon en 1860, moins d'une année après l'ouverture de l'Exposition rétrospective des soieries inaugurée par l'Empereur, assisté de son cousin le prince Napoléon.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — J'avoue que je ne vois pas le rapport.

M^{lle} BOURRAT. — Oui, de belles fleurs.

M^{me} BOURRAT. — Je ne sais si je puis vous

en dire plus long. C'est si grave. Il faut que cela reste absolument entre nous.

M. ALLEMAND. — Je poursuivrai mes études historiques...

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Je vous le promets, Clémence.

M^l ALLEMAND. — Avec plus de loisirs.

M^{me} BOURRAT, se penche à l'oreille de sa belle-sœur et lui murmure quelques mots.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, les yeux écarquillés. — Oh ! oh ! oh !

M^{lle} BOURRAT. — Oh oui, Caroline !

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — J'ai toujours pensé qu'il le rappelait un peu, quelque chose dans la démarche, n'est-ce pas ?

M^{me} BOURRAT. — En effet. Mais vous m'avez juré le secret.

CAROLINE. — De la belle musique.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Vous pouvez compter sur moi.

CAROLINE. — Les enfants de Marie...

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Ah ! que c'est intéressant ! Clémence, il n'y a qu'à vous que des choses pareilles arrivent. (*Elle va à la porte du salon et regarde M. Allemand.*) C'est frappant !

Entre M. Bourrat par le corridor.

M^{me} BOURRAT. — Ah ! te voilà, je t'ai cherché partout.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, courant à lui. — Mon cher Ferdinand, permettez-moi de vous embrasser.

CAROLINE. — Il faut absolument qu'il fasse beau temps.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Je suis si heureuse. (*Elle l'embrasse.*) Et que c'est intéressant ! Clémence m'a tout dit, tout.

M. BOURRAT. — Merci, Marie, merci, mais je ne vois pas...

M^{me} BOURRAT, *le tirant à gauche*. — Un instant !

CAROLINE. — Tu seras ravissante en blanc.

M^{me} BOURRAT. — Tu vas parler d'affaires à M. Allemand.

M. ALLEMAND. — Ce sera un grand jour.

M^{me} Bourrat de Vermand *s'est rapprochée un peu de M. Allemand qu'elle ne cesse de regarder.*

M^{me} BOURRAT. — Inutile de mentionner les trois mille francs de rente.

M. BOURRAT. — Tu crois ? Pourtant... C'est difficile. On le sait.

M^{lle} BOURRAT. — Oui... oui...

M^{me} BOURRAT. — M. Allemand est de goûts très modestes. Il a toujours vécu simplement. Il est mauvais à son âge de changer d'habitudes.

M^{lle} BOURRAT. — Ce sera ton tour, maintenant ?

M^{me} BOURRAT. — La ferme de Vertbois suffit amplement.

M. BOURRAT. — Ce sera comme tu voudras, ma bonne.

M^{me} BOURRAT DE VERMAND, *revenant*

à eux. — Je l'ai bien regardé. C'est frappant.

M^{me} BOURRAT. — N'est-ce pas, Marie?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Il faut absolument que je lui parle. (*Elle va à M. Allemand dans le salon.*)

M. BOURRAT, à sa femme. — Et fille est contente?

M^{me} BOURRAT DE VERMAND. — Vous êtes né à Lyon?

La femme de chambre et la cuisinière sont à la porte du corridor qu'elles entrebâillent et regardent dans le salon.

LOUISA. — Comme Mademoiselle a bonne mine !

M^{me} BOURRAT. — Je ne le lui ai pas demandé. Si elle n'est pas une ingrate, elle me remerciera de tout ce que j'ai fait pour elle.

LA CUISINIÈRE. — Ce sera un beau couple.

M^{me} BOURRAT. — Elle est la première des jeunes filles de sa génération qui se marie.

On entend des voix successives dans le corridor et dans le salon où sont rentrés M. et M^{me} Bourrat :

Quelle surprise à Valleyres !

Les demoiselles d'honneur !

Un grand dîner !

En rose, oui, ma chérie... je serai très flattée !

Quel âge a-t-il ?

Je l'ai connue toute petite !

Elle a bien mérité son bonheur

C'est un homme excellent !

